

EUROPE ACTION

USA : AVENIR ET ACTIVISME

L'OPPOSITION NATIONALE EN FRANCE



17

- MAI 1964 - 2 F

AMIS LECTEURS

Dans notre précédent numéro, nous avions publié intégralement une lettre de Jean-Marie Duriez, militant ouvrier du Nord. Nous lançons un appel à nos lecteurs afin de trouver les fonds permettant de lui procurer une ronéo. Grâce à Hubert M., de Montpellier c'est chose faite.

Aujourd'hui un autre militant, étudiant nationaliste de Bayonne, lance un appel semblable. Plusieurs d'entre-vous avaient envoyé une souscription en faveur de J.-M. Duriez, ils seront certainement d'accord pour la reporter sur Bayonne. Nous publierons la liste de ces souscriptions dans notre prochain numéro.

Vous, qui ne l'avez pas encore fait parvenir, n'attendez pas !

UNITE

Lectrice, depuis le n° 1, d'Europe-Action et abonnée dès le n° 3, permettez-moi de vous exprimer toutes mes félicitations pour les quelques lignes que votre bulletin hebdomadaire n° 16 consacre à la candidature de Tixer-Vignancour.

Enfin ! Voici un journal national qui ne tire pas la couverture à lui ! La division est ce dont est mort le Front de l'Algérie Française, comme hélas ! presque tous les mouvements dits de droite, depuis au moins deux générations.

M^{me} L.
Haute-Savoie.

SOUSCRIPTION

Dans votre numéro d'avril vous lancez une souscription pour pouvoir fournir une ronéo à Jean-Marie Duriez. J'ai moi-même une ronéo à alcool de marque allemande d'une valeur de 350 F. presque neuve, tirant environ 300 tracts, et que je n'utilise plus. Je vous propose donc de vous la faire parvenir.

Hubert M.
Montpellier

Bravo ! voilà un acte de solidarité efficace. envoyez-nous rapidement cette ronéo que nous ferons parvenir à J.-M. Duriez.

ARGUMENTS

Je vous écris pour vous remercier pour l'œuvre que vous accomplissez avec votre journal, qui est maintenant le chef de file des journaux nationalistes. J'avoue qu'avant d'avoir lu votre journal, je n'avais pas encore de base sérieuse. J'étais résolument nationaliste et anti-communiste virulent, mais c'était tout. A présent, lorsqu'un de mes professeurs (généralement celtic de français) attaque les idées nationalistes, je peux (encore que très timidement), les contredire. Récemment, avec trois de mes camarades, j'ai participé à un exposé-débat, où nous avons, tous les quatre pris parti pour le réalisme biologique. L'article « Israël sans faux nez » m'a été assez utile. Mais je voudrais pouvoir agir plus efficacement, c'est pourquoi j'ai décidé de militer comme étudiant nationaliste.

M. Patrice-Henri G.
Le Havre

Parfait ! N'hésitez jamais à vous lancer dans la discussion, surtout contre les adversaires, vous vous apercevrez vite que vous êtes plus solide, plus logique, plus fort qu'eux.

LES "NATIONAUX"

Je vous remercie beaucoup d'avoir ouvert une souscription pour me procurer une ronéo.

J'espère bien que cela vous débarrassera de vos derniers « nationaux », pour qui un gréviste est toujours un voyou. Et si des patrons vous lisent, qu'ils comprennent que c'est le moment de mettre de la justice là où il en faut.

Mais ce que j'espère sur-

tout, c'est que les ouvriers qui sont vos lecteurs, comprennent qu'il y en a marre de toujours compter sur les autres. Sur l'Armée. Sur le bon sens du bourgeois de droite. Sur le « génie » d'un « Chef ».

Des clous ! C'est à nous, les « rien-du-tout », de nous en sortir nous-mêmes.

J.-M. DURIEZ

Et vous, que faites-vous ?

Je tiens à vous dire combien je suis heureux de pouvoir lire « Europe-Action », revue que je ne connaissais pas encore voici quelques mois. J'y ai, en effet, retrouvé des articles représentant parfaitement tout ce que je pensais depuis longtemps. Ce que je trouve de meilleur, dans votre revue, c'est la diffusion du nationalisme européen, seul nationalisme réaliste, qui passe au-dessus de certaines contingences chauvines, auxquelles certains citoyens s'arrêtent encore malheureusement. Mais il est, d'autre part, remarquable qu'« Europe-Action » traite de tous les sujets politiques et économiques selon l'optique nationaliste européenne, et ceci fait de votre revue un périodique d'avant-garde.

Cependant, comme vous n'êtes pas, et vous le dites vous-même, l'organe de presse

d'un parti, et qu'il n'existe pas de parti nationaliste, c'est à vos lecteurs et aux nationalistes en général, de mener une action auprès du public. C'est dans cette voie que j'ai constitué, avec quelques amis, une sorte de groupement nationaliste, pour Bayonne et la région. Notre groupement comprend, pour l'instant, une dizaine de jeunes étudiants décidés, mais nous ne nous limitons pas uniquement au cadre étudiant. Aussi, avons-nous bon espoir de nous développer. Toutefois, nous n'avons, pour ambition immédiate, que de faire un travail de regroupement des nationalistes, et un travail de propagande. Mais pour cela, il faut avoir à sa disposition un instrument pour rédiger des tracts, une ronéo, par exemple. Aussi, essayons-nous de mener, dans notre région, une action auprès des per-

sonnes valables, mais suivant l'exemple de M. Jean-Marie Duriez, nous osons vous demander de nous venir en aide, de la même manière qu'en faveur de ce militant du Nord, car, malgré tout, nos moyens financiers personnels sont avérés assez faibles. Nous avons aussi l'intention de lancer un périodique mensuel local, de propagande, dans lequel nous vous demanderons l'autorisation, en temps voulu, de reproduire certains articles d'« Europe-Action ». J'espère que vous pourrez répondre favorablement à notre double requête, d'autant plus que nous estimons que le besoin d'action se fait plus pressant, compte tenu de l'évolution économique locale : certaines usines sont en voie de fermeture.

Gérard D.
Bayonne.

FRANCE :

BENEFICIANT des complaisances des dirigeants de la F.N.S.E.A. (syndicats agricoles), De Gaulle a réussi à désamorcer pour un temps l'agitation paysanne. MM. de Cafarelli, Bruel et Debatisse, en quémendant un entretien avec l'actuel représentant du Régime, ont conféré au principal adversaire de l'agriculture, le rôle d'un arbitre. Utilisant, avec sa ruse coutumière, la politique du sourire, De Gaulle se servira désormais des dirigeants de la F.N.S.E.A. pour faire accepter la politique technocratique par les agriculteurs. Cependant, tous ne sont pas dupes. C'est ainsi que la Fédération Départementale du Finistère a formellement désapprouvé ces entretiens, qu'elle qualifie justement de compromission.

ESPAGNE :

TANDIS que le parti communiste espagnol se dissout dans la crise qui oppose les partisans de la Chine et ceux de l'U.R.S.S., le fossé s'agrandit entre le régime franquiste et les jeunes Phalangistes révolutionnaires, dits « Phalangistes de gauche ». C'est ainsi que M. Marcelino Cassado, représentant du Cercle « José Antonio » dans

Ces événements influenceront les semaines à venir

les Asturies, a déclaré, au sujet de la dernière grève des mineurs : « Nous, les Phalangistes de gauche, nous nous opposons à toute répression ou à toute pression qui pourrait être exercée sur les ouvriers au nom de la Phalange. Nous croyons que les revendications des grévistes sont justes ». Le 10 mai, une centaine de jeunes Phalangistes avaient pris position une nouvelle fois contre l'orientation technocratique donnée au régime par l'« Opus Dei », et s'étaient prononcés pour l'instauration d'un Etat représentatif, syndical et révolutionnaire.

ETATS-UNIS :

TANDIS que la violence, le terrorisme et l'assassinat sont quotidiennement employés par les groupements noirs, on remarque une nette transformation de la situation politique, une rupture des anciens cadres, qui laissent prévoir l'avènement progressif d'une situation révolutionnaire aux Etats-Unis. On doit noter les propos récents de M. Johnson, selon lequel l'intégration poserait désormais beaucoup plus de difficultés dans le Nord que dans le Sud. Les succès répétés du gouverneur Wallace, lors des élections primaires du Wisconsin et de l'Indiana, ceux, également, du Sénateur Goldwater, tous deux hostiles au métissage, ont frappé tous les observateurs, car les populations qui ont approuvé leurs positions étaient traditionnellement acquises aux thèses de Washington.

MOYEN-ORIENT :

UNE nouvelle fois, le Moyen Orient entre dans une période de grave tension. Israël et l'Egypte sont engagés dans une course à l'arme atomique. L'U.R.S.S. désirent battre la Chine dans l'influence sur les peuples sous-développés, accentue son aide aux pays arabes, tandis que les Etats-Unis apportent leur contribution directe à la création d'une industrie nucléaire en Israël. On notera, cependant, que la communauté juive est divisée, dans son attitude par rapport au Sionisme. C'est ainsi que le « Conseil Américain pour le Judaïsme », vient de réaffirmer son opposition à la notion sioniste du « peuple juif », dont feraient partie tous les membres de la Diaspora.

“ Europe Action ”

SOMMAIRE

L'OPPOSITION nationale, en France, est le premier sujet de ce numéro. Il débute par le rappel d'un certain nombre de mouvements nationaux, créés et disparus depuis 15 ans, (p. 4). Il se poursuit par l'énoncé du programme de Tixier-Vignancour, (p. 5). Christian Poinsignon nous invite à réfléchir sur l'unification des mouvements socialistes en 1905, (p. 10). René Guyomard exprime son mépris des tares « nationales », (p. 24). Le carnet de l'opposition, (p. 27), apporte les dernières nouvelles.

L'AVENIR et l'activisme aux Etats-Unis, symbolisés par la photo du sénateur Goldwater en première page, sont évoqués par Fabrice Laroche, au travers de la question noire, (p. 6). La carrière réelle du leader raciste Martin Luther King est retracée en page 8. Notre correspondant, P. Wilkinson, braque le projecteur sur l'assassinat de Kennedy, (p. 14).

JEAN Mabire, l'écrivain qui monte, répond aux questions de Pierre d'Arribère, (p. 18), tandis que Pierre Lamotte envisage la pensée de Carrel par rapport au christianisme, (p. 17).

NOS enquêtes et nos chroniques nous portent, avec Guy Persac, en Afrique du Sud, (p. 12). Saint Paulien révèle pourquoi il a écrit « l'Histoire de la Collaboration », (p. 22). François d'Orcival évoque l'évolution du syndicalisme étudiant, (p. 23). Une nouvelle lettre de détenu révèle le scandale des prisons de femmes, politiques ou non, (p. 24). Guy Lancelot propose une sélection de livres, (p. 26), etc...

Nous vous souhaitons une lecture agréable de ce numéro.

Mouvements nationaux disparus depuis 15 ans

ANNÉE DE FONDATION	ANNÉE DE DISPARITION	Nom de l'Organisation	NOM DES PRINCIPAUX DIRIGEANTS
1949	1951	Comité National Français (Union de 14 Associations)	René BINET — Jean LESIEUR Maurice BARDECHE
1949	1951	Mouvement Socialiste d'Unité Française (M.S.U.F.)	René BINET
1950	1954	Jeunes indépendants de Paris	J.-M. Le PEN — J. de BREM
1950	1951	Parti National Français	Jean ROY (Georges VILLARET)
1951	1958	Mouvement Social Européen	M. BARDECHE — V. BARTHELEMY J.-L. TIXIER-VIGNANCOUR
1950	1951	Mouvement d'Action Universitaire Communautaire	Raymond LOTHE — J.-M. LE PEN
1951	1951	Parti National Fraternaliste	Jean ROY — (Georges VILLARET)
1951	1951	« Occident »	Raymond LHOTE
1951	1951	Union Nationale des Indépendants Républicains (U.N.I.R.)	M ^e Jacques ISORNI — J.-M. LE PEN M ^e TIXIER-VIGNANCOUR — Odette MOREAU
1953	1954	Groupement pour la Sauvegarde de l'Union Française (G.S.U.F.)	Association des Anciens d'Indochine M ^e PIRCHE
1954	1956	Présence Française (Maroc — Algérie — Tunisie)	Dr CAUSSE — Gal RIME — BRUNEAU Paul CHEVALLET
1954	1956	Rassemblement National (R.N.)	M ^e TIXIER-VIGNANCOUR — Albert FROUARD H. SAINT-JULIEN — Michel TRECOURT Julien COUDY
1954	(dissous)	Phalange Française, alias Mouvement Populaire Français	Charles GASTAUD, dit LUCAS
1955	1956	Groupes de Défense de l'Occident	Jean LESIEUR — Maurice BARDECHE
1955	1957	Union de Défense de la Jeunesse de France	J.-M. LE PEN — Pierre POUJADE
1956	1956	Résistance à la Désagrégation de la France et de l'Union Française	Pierre FAILLANT — M ^e MENINGAUD
1956	1956	Mouvement Travailiste National	Michel TRECOURT — J.-A. FAUCHER H. SAINT-JULIEN
1956	1957	Comité d'Action Universitaire pour l'Algérie Française	J. MOUSSERON — G. du COUEDIC
1956	1960 (dissous)	Mouvement National Révolutionnaire	Jean DASPRES
1956	1957	Volontaires de l'Union Française	M ^e J.-B. BIAGGI — Roger DELPEY
1957	1958	Réseau Jeunes de France	Jacques DAUER (gaulliste)
1957	1958	Ceux d'Algérie	Hubert BASSOT
1957	1957	Mouvement National Etudiant (Lyon)	J.-J. SUSINI — Gérard TALLEUX
1957	1958	Union pour le Salut et le Renouveau de l'Algérie Française	J. SOUSTELLE — E. NAECELEN G. BIDAULT — A. MORICE — R. DUCHET
1957	1958	Union des Etudiants d'Algérie (Métropole)	G. BOURELY — J.-J. BORGEAUD G. du COUEDIC
1957	1960 (dissous)	Front National des Combattants	J.-M. LE PEN — DEMARQUET — R. DELPEY
1957	1958 (dissous)	Front d'Action Nationale	Comité d'Union — LAUZIER — DESCAVES
1957	1958 (dissous)	Parti Patriote Révolutionnaire	M ^e J.-B. BIAGGI — Colonel BATESTTI Michel TRECOURT
1957	1957	Mouvement National d'Action Civique et Sociale (M.N.A.C.S.)	J.-M. LE PEN — DEMARQUET
1957	1958	Mouvement National Communautaire	Yves JEANNE
1957	1958	Comité d'Action Nationale des Anciens Combattants (C.A.N.A.C.)	A. SANGUINETTI (gaulliste)
1958	1960 (dissous)	Comité de Vigilance pour l'Indépendance Nationale	Dr MOREAU (Marseille)
1958	1958	Coordination Nationale	M. CABOT — Gal CHASSIN
1958	1960	Mouvement Populaire du 13 mai	Général CHASSIN — Robert MARTEL BILGER — P. CHEVALLET
1959	1960 (dissous)	Union pour l'Algérie Française	Professeur REIMBOLD (Toulon)
1959	1959	Mouvement Algérie Française	J.-B. BIAGGI — BATESTTI (gaulliste)
1959	1960 (dissous)	Mouvement pour l'instauration d'un Ordre Corporatif	Dr Bernard LEFEBRE
1959	1959	Rassemblement pour l'Algérie Française	Georges BIDAULT — Guy RIBEAUD
1960	1960	Comités Civiques	Georges SAUGE — Pierre DEBRAY
1960	1961 (dissous)	Regroupement National	Jacques SOUSTELLE — J.-B. BIAGGI LAURIOL — MARCAIS
1960	1961 (dissous)	Comité de Vincennes	Jacques SOUSTELLE — Georges BIDAULT Robert LACOSTE — BOURGÈS-MAUNOURY
1960	1961 (dissous)	Front National pour l'Algérie Française	J.-M. LE PEN — Georges SAUGE — Pierre DEBRAY — Jean DIDES — Albert FROUARD Ph. MARCAIS — M. TRECOURT

Cette liste n'est pas limitative. Intentionnellement, nous n'avons pas cité les mouvements nationalistes, les groupements d'Algérie, non plus que les formations qui existent encore.

TIXIER-VIGNANCOUR

Programme présenté à la presse, le 20 avril 1964

CONTRE DE GAULLE.

Je suis candidat contre le Général de Gaulle, sans restriction, sans réserve et, s'il plaît au suffrage universel, il sera vaincu.

Il convient maintenant de définir ma candidature dans le cadre d'une Constitution qu'il s'agit d'abord de respecter que de réformer.

FIDELITE A L'O.T.A.N.

L'Alliance, c'est l'union de la France et des Etats-Unis d'Amérique contre le seul agresseur virtuel qui demeure dans le monde contemporain et qui est l'impérialisme communiste.

Les Etats-Unis, qui détiennent l'arme atomique, sont naturellement chargés de la responsabilité suprême.

LA FORCE DE FRAPPE.

En ce qui concerne la force de frappe, il suffit de noter que le vecteur est inexistant et que la protection contre la riposte n'est pas prévue et ne le sera jamais.

LE MARCHÉ COMMUN.

Rappelons d'abord, c'est essentiel, les résultats du Marché Commun qui sont, en eux-mêmes, un hommage à la mémoire du Président Robert SCHUMAN. Ces résultats sont considérables dans le domaine industriel et commercial.

Le regroupement à Bruxelles de l'ensemble des Institutions européennes est la préface d'une loi économique supranationale qui s'imposera à la loi interne des Etats. Nier, dans de telles conditions, le caractère inéluctable de l'avènement d'une Europe politique, c'est nier une évidence.

SOUS-DEVELOPPEMENT ET COOPERATION.

Je ne méconnais pas l'argument d'hommes généreux, de chrétiens sincères qui pensent que des devoirs résistent à l'égard de ceux que nous avons élevés.

Dans le temps présent, tant que n'est pas constitué un sorte de syndicat d'un monde libre, tant qu'une aide sans surenchère n'est pas rationnellement répartie, je propose d'aligner la cotisation française sur la cotisation américaine actuelle. L'aide française s'élèverait de la sorte à 400 milliards d'anciens francs.

L'UNITE FRANÇAISE.

L'unité française sera d'abord rétablie lorsque sera ordonnée, si je suis élu, la révision du procès du Maréchal PÉTAIN, ce qui permettra le transfert de ses cendres à l'ossuaire de Douaumont.

L'unité française sera ensuite rétablie par la promulgation immédiate d'une amnistie pleine et entière pour toutes les infractions commises à l'occasion de la guerre d'Algérie.

Mais l'unité de la Nation demeurerait atteinte si, à l'amnistie, ne s'ajoutait point l'indemnisation totale de tous ceux qui ont été spoliés de leurs biens après avoir été chassés de leur terre natale.

LA LIBRE ENTREPRISE.

Mais, une mesure aussi salvatrice ne produirait que peu d'effets, si le climat économique français demeurerait alourdi par l'hostilité témoignée aussi bien par le pouvoir que par M. DEFFERRE, à la libre entreprise. Bien sûr, dans les temps modernes, il ne saurait être question d'exclure l'Etat d'une orientation rationnelle de l'économie, de la garantie de l'égalité des chances de tous dans la vie, comme du partage des responsabilités de la promotion des travailleurs dans la Nation.

L'AGRICULTURE.

Je propose de rétablir par priorité une indexation honnête qui diminue immédiatement l'injustice agricole. Puis, je propose la réunion d'un conseil exceptionnel de la profession pour traiter les problèmes fondamentaux de la politique à long terme et de la réorganisation des marchés.

ET L'ALGERIE.

Je dis que, si le peuple d'Algérie parvient, malgré le Général de Gaulle, à chasser ses mauvais maîtres, ses concussionnaires et ses voleurs, il nous demandera de revenir. Nous reviendrons, certes sous d'autres formes que dans le passé où vivaient heureux et libres nos frères chrétiens, musulmans et juifs au sein de l'Algérie dans la France.

Mais, si le peuple d'Algérie ne parvient pas à accomplir l'effort, nous serons, le cœur brisé, obligés de traiter ce pays en territoire étranger, ainsi que ses ressortissants, car, si nous avons défendu l'Algérie française, nous n'acceptons pas la France algérienne.

LES NOIRS AUX ETATS-UNIS

VERS LA

La présidence de Kennedy a fait tomber le masque de spontanéité qui couvrait les manifestations en faveur des noirs. La charité a fait place à la politique, et la politique au conflit des communautés. Désormais, les troubles sont décidés, préparés comme des opérations de guerre. A Birmingham, le leader noir Rutledge Pearson annonce : « *les manifestations reprendront cet été* ». Le pasteur King ajoute : « *nous concentrerons notre action sur l'Alabama* ». Tous les groupements noirs, réunis au sein du « Council of Federated Associations » (COFO), ont décidé que l'été prochain serait un « Freedom Summer », un été de la liberté.

Les citoyens sont prévenus. Que vont-ils faire ?

LA VIOLENCE

Les groupes noirs sont débordés par une frange violemment raciste. Semblable à ces terroristes sud-africains jugés à Pretoria qui, au départ, se proclamaient « non-violents », le pasteur King se dit disciple de Gandhi et rappelle à ses partisans que « *la non-violence n'est rien d'autre qu'une manœuvre tactique* ».

Robert Williams, directeur du « Crusader », à Monroe, (Caroline du Nord), abandonne la NAACP, en 1960, pour fonder des groupes de combat anti-blancs, puis, convaincu d'avoir enlevé un couple de citoyens, s'enfuit à Cuba. Adam Clayton Powell, ecclésiastique baptiste, condamné plusieurs fois pour escroqueries et promoteur bi-raciale pour enfants, lance : « *Nous sommes majoritaires sur le globe ; les blancs ont peur de*

nous. Les noirs doivent apprendre à se battre. C'est un mouvement noir que le nôtre, et il est ridicule pour l'homme blanc de tenter de se joindre à nous. L'Amérique est notre terre ! »

Devant cet état de fait, Jacques Almaric, du « Monde », conclut : « *Tous les noirs des Etats-Unis sympathisent plus ou moins avec les musulmans noirs, même ceux qui sont partisans de l'intégration* ». Le fait est, que les « Black Moslems », avec leur 34 chaînes de radio, leur bi-mensuel, « Muhammad speaks », leurs clubs, leurs restaurants, leurs magasins, leurs Universités, à New-York et à Chicago, fanatiques religieux et puritains organisés en milices de combat, ces gens exercent une fascination qui paraîtrait invraisemblable, si la nature même du noir ne portait, d'elle-même, à l'extrémisme.

Elijah Poole, dit Muhammad, fondateur de cette secte raciste, a définitivement décidé que Dieu, le christ, Haydn, Annibal, Beethoven et Christophe Colomb étaient des nègres. Le 10 juin 1963, à Phoenix, il affirme : « *par nature, le noir a été créé bon ; par nature, le blanc a été créé diabolique* ». Cette déclaration appelle au meurtre : en 1962, un jeune noir a été assassiné, pour avoir fréquenté un blanc. L'adjoint de Muhammad était, jusqu'à ces derniers temps, Malcolm Little, dit Malcolm X, proxénète de 16 ans, qui a fait 77 mois de prison pour cambriolages et affaires de mœurs, avant de se découvrir, libéré en 1952, une vocation politique. Récemment, il s'est détaché de Muhammad pour fonder avec son poulain, le boxeur-gangster Cassius Clay, un « Black nationalist movement ». Il a dit : « *l'intention de Dieu est de remet-*

tre l'homme noir au sommet de la civilisation ».

LE RACISME NOIR

Tout cela séduit beaucoup de noirs. L'idée d'un état noir indépendant, lancée par les communistes, puis reprise par les « musulmans noirs », les attire. Et cela se justifie par la vraie nature de leurs manifestations.

Comment le mythe du noir, épris de liberté, désireux d'améliorer sa condition matérielle, peut-il encore s'accréditer ? L'inégalité est supprimée depuis 1896, la ségrégation est interdite dans l'emploi (1941), les transports (1946), l'armée (1948), l'enseignement (1954). Lutte pour l'amélioration du niveau de vie ? Le revenu moyen d'un noir américain est de 5000 F, celui du français de 4250 F. Les 20 millions de noirs, aux USA, possèdent, à eux seuls, plus de voitures que les 200 millions de russes et les 150 millions d'africains réunis. A New-York, les écoles noires sont supérieures en nombre aux écoles blanches. Peu d'universités jouissent de la réputation de l'Université noire Howard ; le « Daily Worker » du 15 octobre 1956, admettait même que, devant l'hostilité unanime des parents d'élèves, « 500 professeurs noirs avaient perdu leur situation, à cause de l'intégration dans le Sud et les états voisins ».

Les manifestations « antiségrégationnistes » sont des tentatives contre l'homme d'Occident, pour la suprématie noire, et la possession illimitée de tout ce qui est le produit de l'effort civilisateur de la technique blanche. Déjà, il existe des revues noires, une banque noire, des centres et des clubs réservés aux noirs, et il faut plus encore. Dans les secteurs syndicaux

RÉVOLUTION

où ils sont majoritaires, (wagons-restaurants par exemple), la main-d'œuvre blanche est refusé d'avance. En Arkansas, des noirs font la quête, au porte-à-porte, pour lutter contre l'intégration.

Mais l'élément le plus préoccupant, celui qui situe l'avenir américain dans son vrai contexte, c'est la réalité quotidienne, la confrontation permanente des communautés, qui prend, aux Etats-Unis, la forme d'une véritable terreur.

LA TERREUR NOIRE

A St. Louis, Chicago, Baltimore, Washington, (2 habitants sur 3 sont noirs dans la capitale des USA), Philadelphie, Cleveland, dans toutes les grandes villes, les commerçants savent qu'il suffit qu'une famille noire s'installe dans un immeuble, pour que les autres appartements tombent et se vendent à moitié prix. Une zone par quartier est cédée aux allogènes, désormais champ-clos des sordides luttes racistes que s'y livreront noirs et puerto-ricains. Les propriétaires de cinéma savent que, s'ils acceptent les noirs, les salles auront un caractère contraire aux mœurs les plus élémentaires, qui fera qu'aucun blanc n'y pénétrera plus. Les médecins savent que 85 % des noirs new-yorkais sont atteints de maladie vénérienne. Les policiers, qui ne s'aventurent à Harlem qu'en patrouilles, savent, qu'à Philadelphie, où les noirs forment 14,5 % de la population, 43 % des délits, criminels, 60 % des viols, peuvent leur être imputés.

Le dimanche, à Manhattan, les jeunes sont consignés chez eux, pour éviter d'être attaqués en pleine rue. A Central Park (New-York), les anciennes promenades romantiques en carriole sont désormais

bannies : à partir d'une certaine zone du parc, les promeneurs sont en danger. Et l'actualité récente grave un singulier calendrier : à Washington, une famille de l'Ohio, qui visitait la ville, est attaquée, ses membres blessés par une bande de jeunes noirs. En Pennsylvanie, deux collégiennes sont enlevées, violées, puis égorgées. A Atlanta, (Georgie), un homme, William Lanigan, est enlevé par un groupe de noirs, arrosé d'essence et brûlé vif. A Wilmington (Californie), un jeune ménage et ses deux enfants sont attaqués par deux adolescents noirs, blessés et dévalisés.

Voilà les faits de chaque jour. Devant ces scènes d'horreur, dont la presse rend très imparfaitement compte, les idéologies s'estompent, les communautés retrouvent la seule notion essentielle, celle de défense et de territoire. Toute la situation actuelle est contenue dans ces conseils que, dans le très démocrate « *Washington Post* », du 17 mars 1963, le Lt John T. Bailey donnait aux femmes habitant un quartier noir :

« — Ne marchez jamais seule la nuit.

— Fermez vos portes et vos fenêtres et n'ouvrez jamais à un étranger.

— Si vous êtes effrayée, appelez la police.

En voiture la nuit :

— Restez dans les rue fréquentées.

— Gardez les portes des voitures fermées.

— Laissez les vitres levées, même s'il fait très chaud.

— Si quelqu'un s'approche de vous, n'hésitez pas à brûler un feu rouge pour attirer l'attention d'un policeman.

— Stationnez seulement dans un endroit éclairé, près de chez vous ; si vous n'en trouvez pas, rangez-vous ailleurs, et prenez un taxi jusque chez vous ».

LA REVOLUTION

Faute de quoi, le drame peut être pour demain. Déjà, des troubles ont eu lieu à St. Augustine (Floride), à Cleveland (Ohio), à Jacksonville où voitures et passants ont été systématiquement attaqués par les émeutiers, où un homme a été attaché à un arbre et lacéré à coups de rasoir. Un autre a eu le crâne ouvert à coups de brique. Même à Harlem et à Chicago, où il fait encore froid, les premiers attroupements se sont formés. L'ombre de Kennedy est présente, comme une incitation permanente, en l'esprit de chaque noir ; au Sénat, la loi des droits civiques est, bien entendu, en passe d'être adoptée, mais Malcolm X, lui, lance l'appel aux armes.

Les « droits civiques » sont un prétexte, pour les apôtres de la conscience universelle ; ils camouflent l'espoir du grand métissage ; pour les noirs, ils justifient le déchaînement de la haine raciale.

Que sera ce « Freedom Summer » ? En certaines régions, les citoyens en péril achètent des armes. Ils huilent les carabines. Dans leurs quartiers réservés, les noirs affutent leurs rasoirs. La question noire va-t-elle amener le pays à l'affrontement généralisé d'une race contre l'autre ? L'été qui s'avance a déjà un goût de sang.

Fabrice LAROCHE

Cette armée de quatre cent mille hommes n'a pas assez d'officiers ni de sous-officiers; la carrière des armes n'attire pas les jeunes; pas de cohésion chez les cadres, pas de doctrine, non plus, quant à leur formation.

On croit rêver : il s'agit de la nouvelle armée allemande.

En effet, la Bundeswehr connaît une grave crise de cadres, qui revêt de nombreux aspects :

— insuffisance de candidats aux écoles d'officiers et niveau médiocre des postulants ;

— il manque environ 35 %

lièrement sensibles. De très nombreux officiers se rendent compte des conséquences néfastes de ces conceptions sur le plan pratique. Quel que soit le degré de maîtrise technique auquel puisse parvenir une armée de l'ère atomique, quel que soit le contexte politique dans lequel elle s'inscrive, la situation de guerre (même défensive), donc de préparation à la guerre, impose une motivation particulière, qui soit facteur d'unité morale et d'acceptation « active » des frustrations de toute sorte qui sont le lot des militaires, de tous grades, en paix

UNE ARMÉE DANS LE SENS DE L'HISTOIRE

de l'effectif prévu en officiers et sous-officiers ;

— nécessité de maintenir les officiers au delà des limites d'âge prévus par les règlements ;

— la cohésion est loin d'être assurée : les créateurs de la Bundeswehr n'ont pas su — ni voulu, surtout — créer un « esprit de corps ».

Ces faits sont graves. Ils s'expliquent assez bien par les circonstances dans lesquelles la Bundeswehr a vu le jour : il s'agissait de mettre sur pied une armée susceptible de s'intégrer aux autres armées européennes, donc, d'une technicité très poussée, mais qui corresponde aux préoccupations idéologiques de la République Fédérale.

Ces préoccupations découlaient, en somme, du complexe général de culpabilité qu'ont éprouvé les Allemands, dans les années qui ont suivi la guerre, et auquel les jeunes générations ont été particu-

comme en guerre.

D'études entreprises par des sociologues militaires américains, il ressort que les facteurs d'unité morale, dans les communautés militaires, sont les « rituels » et l'entretien de la tradition. A côté d'officiers techniciens ou organisateurs, l'officier du type « entraîneur d'hommes » conserve toute sa nécessité. Ceci n'a pas échappé à ceux des officiers allemands qui se sont tournés vers l'exemple des formations parachutistes françaises, lesquelles paraissent avoir inspiré, en grande partie, l'orientation de certaines unités de la Bundeswehr, dont la première division aéroportée. Quelques-uns de ses officiers ont passé, à titre privé, le brevet de parachutiste militaire français, dont ils se font honneur de porter l'insigne, lorsqu'ils sont en civil.

Ce n'est pas nous qui les en blâmerons ni ne nous en inquiéterons.

Dès 1955, le pasteur Martin Luther King est à la tête des revendications anti-blanches aux Etats-Unis. C'est effectivement ce jeune homme — il a 36 ans — qui, après des études au séminaire de théologie de Géorgie, où enseignait Mordecai Johnson, président de l'Université noire d'Howard, adepte du gandhisme, avait organisé, à cette date, le fameux boycott des moyens de transport, à Montgomery (Alabama), en accord avec la « Montgomery Improvement Association ». Il est, alors, membre de la « Fédération Nationale pour les Libertés Constitutionnelles » et du « Southern Negro Youth Congress ». Ses principes non-violents n'empêchent pas les troubles de s'étendre et la haine de se répandre. Mais, à vrai dire, c'est de 1957 que date son vrai départ politique. A cette date, il fréquente, régulièrement, la « Highlander Folk School ». Cette école, fondée en 1932, par Myles Horton, sous le nom de « Commonwealth College », à Mena (Arkansas) fut reconnue centre communiste, le 30 janvier 1941, par la cour criminelle de l'Etat, et condamnée à 2500 dollars, pour avoir fait flotter la faucille et le marteau sur son toit. Expulsée, elle se reforme à Monteagle (Tennessee), mais B. Mathews, directeur d'enquête à la Commission des activités anti-américaines, de 1938 à 1945, peut en dire : « elle travaille dans le sens communiste depuis 25 ans ». Son dictionnaire des responsables, (édition de 1963), indique le pasteur King comme l'un des ses dirigeants (1).

responsables des heurts raciaux aux U.S.A.

MARTIN LUTHER KING

Du 30 août au 2 septembre 1957, King assiste à l'« Highlander », au « Labor Day Week-end », destiné à rassembler divers responsables marxistes, pour la commémoration du 25^e anniversaire de la lutte pour l'intégration. A cette occasion, il dit son admiration pour les « nobles objectifs et pour le travail positif de l'institution ». A la même époque, il signe, avec Maxwell Geismar et le rabbin Jacob Weinstein, l'appel lancé par le « Committee to Secure Justice for Morton Sobell », en faveur de l'espion soviétique Sobell.

Fondateur de la « Southern Christian Leadership Conference », dont il est aussi le président, il anime encore le CORE (« Congress of Racial Equality »), ou le « Student No-Violent Committee », constitué en 1960, par des étudiants noirs.

En 1962, c'est à Albany (Georgie), qu'il organise des manifestations, autorisées par le juge fédéral Elbert Tuttle, le 25 juillet, contre l'avis des autorités de la ville, qui craignaient des troubles. Ceux-ci eurent évidemment lieu, et furent d'une telle violence qu'ils furent condamnés par un des leaders intégrationnistes, Ralph Abernathy. King n'en condamne pas moins, en paroles, la violence. Mais seulement, ajoute-t-il, « parce que nous n'avons ni le matériel, ni la force du nombre, ni l'habitude de la violence » (Avril 1963 à Birmingham Alabama).

King travaille, d'une façon générale, dans tous les groupements. En 1963, le 4 octo-

bre, divers documents trouvés par la police au siège de la « Southern Conference Educational Fund », (Louisiane), de Mrs. Edith Stern, devaient même faire savoir que le pasteur touchait régulièrement de fortes sommes d'argent de cette organisation, (dont 3 dirigeants, James Dombrowski, Benjamin

tin, président de la « Southern Christian Leadership Conference », de 1956 à 1960, a fait 28 mois de prison pendant la guerre, pour avoir refusé de se battre, avant que d'être arrêté, en 1953, pour homosexualité. Il est membre de l'« America Friends Service Committee », de la « Fellowship of Reconciliation »



Le Pasteur Martin Luther King a un cours de formation communiste à la Highlander Folk School de Monteagle (Tennessee).

1 : Martin Luther King. 2 : Abner W. Berry, du Comité central du parti communiste américain, rédacteur au « Daily Worker ». 3 : Aubrey Williams, président de la « Southern Conference Education Fund » de Mrs. Edith Stern. 4 : Myles Horton, directeur de l'école communiste.

« Il n'y a pas d'influences communistes dans le mouvement pour les droits civiques » le pasteur KING, devant 5.000 personnes à Drew University, Madison (New-Jersey) le 5 février 1964.

E. Smith et Bruce Waltzer, furent arrêtés, ce jour-là, pour activités subversives).

Sa participation à toute l'agitation, telle la marche sur Washington d'août 1963, lui a valu d'être nommé par l'hebdomadaire « Time », « l'homme de l'année ».

Son secrétaire, Bayard Rus-

et de l'« American Forum for Socialist Education », dénoncée comme marxiste par une commission sénatoriale, le 19 décembre 1957. Il était l'un des 8 « observateurs » à la 16^e Convention nationale du parti communiste américain.

F. L.

Une expérience historique à méditer

La « tranquillité sociale » toute relative, due en partie à l'exploitation éhontée des ouvriers — des enfants de dix ans ne travaillaient-ils pas jusqu'à 14 heures par jour dans les mines ? — et consécutive aux fameux « enrichissez-vous », cette consigne de Guizot chère à la bourgeoisie Louis-Philippe allait, sous le Second Empire, se trouver quelque peu malmenée par les effets de la révolution industrielle.

A l'évolution économique et sociale progressive, succédait une transformation radicale des conditions de vie du monde du travail. Le réformisme de ceux que préoccupait l'état du travailleur dans la société, se trouve ainsi dépassée par la nécessité d'organiser de

fond de la pensée socialiste : mutualisme proudhonien, blanquisme, guesdisme, bakouninisme, etc..., allait encore s'amplifier, sous le coup des procès, jusque vers 1877 — procès à l'origine desquels se trouvent souvent des provocations marxistes — A noter que le marxisme, totalement absent des idées qui animaient les Communards, ne pénétrera que très lentement le mouvement socialiste.

Divisées par leurs querelles internes, toutes les branches françaises de la 1^{re} Internationale (qui suspend, en 1876, son organisation), vont alors s'orienter vers des conceptions plus directes, plus radicales, de l'action ouvrière. C'est dans une nouvelle forme du « syndicalisme », qu'il faut alors

ment ouvrier, se trouvent marquées les différentes tendances qui continueront à l'animer : révolutionnaire, ce sont les politiques ; réformatrice, les syndicalistes ; activiste, les anarchistes. Tendances qui, d'ailleurs, se retrouvent dans la plupart des écoles de pensée et d'action.

Réunis en Congrès à Marseille en 1879, les délégués ouvriers adoptaient un programme qui, consacrant la défaite des coopératives, se ralliait au collectivisme révolutionnaire : nationalisations, lutte des classes. L'organisation d'un Parti de classe était décidé ; « La Fédération du Parti des Travailleurs Socialistes Français ». De nouvelles divisions se produisaient et le Congrès de 1880, au Havre,

LE SOCIALISME, de la commune

nouvelles structures, au monde qui naît de l'ère industrielle.

LA REPRESSION.

1870, c'est Sedan et la chute de l'Empire ; 1871, la Commune et la répression : on condamne, on déporte, on fusille. La bourgeoisie, qui tient les groupes socialistes (proudhoniens et socialistes révolutionnaires), pour responsables de l'explosion patriotique du peuple de Paris, traque et châtie impitoyablement les tenants des idées socialistes.

Contraints à l'émigration ou à la clandestinité, les survivants, anciens Fédérés et Républicains révolutionnaires, rallient les sections étrangères de la première Internationale Ouvrière (fondée en 1863), ou essayent d'animer les différentes tendances de l'Internationale clandestine. L'hostilité, qui divisait déjà les groupes se réclamant des divers « ismes » qui forment le

trouver la continuité du mouvement d'émancipation sociale.

Malgré la répression, les Bourses du Travail ont pu maintenir leur existence, et entretiennent la tradition ouvrière. Répondant au grand besoin d'unité qui se fait sentir, elles tenteront de jeter les bases d'une organisation plus adaptée au combat social, par une suite de Congrès, d'Unions, etc... Animé, à son origine, d'un esprit mutualiste et corporatiste, méfiant à l'égard des politiques, le Syndicalisme repoussera, pendant longtemps, les thèses les plus dures et les plus conséquentes. Jules Guesde, d'abord éloigné du marxisme, s'en fera le fourrier, par la suite, au sein du mouvement ouvrier français.

Au courant dominant du mutualisme proudhonien, succèdera l'influence collectiviste, qui prétend organiser politiquement la classe ouvrière.

Avec cette orientation nouvelle donnée à une partie du mouve-

ment, ne pouvait qu'aider à la multiplication des scissions nées de conflits de doctrines, de tendances et de personnes.

Le retour des exilés Communards, grâce à l'amnistie de 1881, marque cette division ; les uns iront à la Fédération Socialiste, d'autres à l'Alliance Socialiste et Républicaine, appuyée par Clémenceau, certains resteront indépendants, quand le reste aidera à la création du Comité Révolutionnaire Central, (tendance Blanqui, Vaillant...), qui deviendra, plus tard, le Parti Socialiste Révolutionnaire.

LES PREMIERS CONGRES.

En 1881, le résultat médiocre des élections municipales et législatives, ainsi que les Congrès qui suivirent, provoquèrent les heurts des fractions rivales : les collectivistes, (négateurs du droit de propriété), s'opposaient aux Mutualistes,

partisans d'une étroite association des travailleurs, aux réformistes, qui prônaient un certain attentisme, aux socialistes révolutionnaires, aux positivistes, zélés d'une révolution sociale par la science, et aux anarchistes, disciples de Stirner. D'où nouvelles scissions, multipliées encore par des questions de personnes. Jules Guesde, dirigeant de la tendance marxiste, fonde le Parti Ouvrier Français. Ceux qui s'opposent à ce courant, les « majoritaires », se regrouperont au sein de la Fédération des Travailleurs Socialistes, qui ne conservera guère son unité.

LA NAISSANCE DU PARTI OUVRIER FRANÇAIS.

Force active du mouvement ouvrier, le syndicalisme, de 1886 jusque vers 1894, s'affirmera, aux yeux de beaucoup, comme le moyen principal du nouvel ordre social à ins-

lequel, à son tour, éclatera en 1896, pour des raisons de discipline intérieure. La F.T.S. elle-même, rejoindra, en 1902, le Parti Socialiste Français de Jaurès.

En même temps, se confirme le courant marxiste dans la fraction collectiviste (Guesde, Vaillant, etc...) : le C.R.C., devenu révolutionnaire, en vue de la dictature du prolétariat ; toute une frange, séparée d'eux par une masse de socialistes moins révolutionnaires, s'oriente vers un socialisme évolutionniste et réformiste : Mâlon, Lissagaray, Millerand, Viviani, etc...

LES PREMIERS SUCCES.

Les premiers succès électoraux réels de 1892 (Jaurès élu à Carmaux...), de 1893 (une cinquantaine de députés), de 1896, allaient faire du socialisme une force parlementaire et, en même temps, parce

LA PREMIERE EXPERIENCE PARLEMENTAIRE.

C'est le Combisme, soutenu par la gauche (1902), les motions raisonnables et opportunistes votées aux Congrès, les jeux de la démocratie, que Jaurès baptise « voies du socialisme », dans lesquels il entraîne ceux que son Parti Socialiste Français, constitué en 1902, a regroupés.

La fondation, en 1904, de « l'Humanité », grâce aux fonds du capitalisme juif (1) confirmerait, s'il en était besoin, que, sous un voculaire resté révolutionnaire, la morale « petit bourgeois » du socialisme actuel, animait déjà la « synthèse » que Jaurès prétendait avoir réalisée des différentes inspirations socialistes. En prêtant à l'état démocratique « une vertu régulatrice et arbitrale », Jaurès ouvrait la voie à Blum et à Guy Mollet.

L'unification de 1905 dans le Parti Socialiste — Section Française

à l'unification de 1905

taurer : grève de Decazeville (1886), 1^{er} groupe ouvrier à la Chambre (1886), 1^{er} célébration du 1^{er} mai (1890), drame de Fourmies (1891), etc... Ce sont les guesdistes qui, durant toute cette période, assureront la direction des unions syndicales, essayant de les canaliser, au profit de leur Parti, (P.O.F.). L'opposition qu'ils marqueront à l'idée de « grève générale », prônée par les syndicalistes, fera que, peu à peu, diminuera l'influence qu'ils avaient su prendre.

L'AVENTURE BOULANGISTE.

L'aventure boulangiste entraîne quelques socialistes réformistes vers le « brav'Général » et la création de la seconde Internationale Ouvrière, la même année (1889), n'empêchera pas de nouvelles dissidences : la F.T.S. éclate en 1890 ; la tendance ouvrière, plus révolutionnaire (anarcho-syndicaliste), se sépare de la ligne modérée et fonde le P.S.O.R.,

qu'ils accentuaient ses divisions, montrer la nécessité de l'union.

L'affaire Dreyfus, en 1898 — qui donne l'occasion aux socialistes de se dédouaner aux yeux des républicains modérés — et le problème de la participation au gouvernement, (1899 : entrée de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau, aux côtés du « fusilleur » Gallifet), allaient en repousser les possibilités.

Constante du « système » de la démocratie parlementaire, le réalisme et la rigueur révolutionnaire, désertant l'atelier et la rue, se transformaient en démagogie bavarde, aux bancs du Parlement. Les anarcho-syndicalistes restaient, eux, fidèles à la valeur de l'action, gardant comme une nostalgie de la période des attentats (1892-1893).

Il serait piquant d'effectuer certains rapprochements avec la période actuelle, sur le plan de l'opposition nationale, où l'on retrouve encore les romantiques, fanatiques de l'action « directe » à tout prix...

de l'Internationale Ouvrière (S.F. I.O.) des groupes séparés : Parti Socialiste de France (guesdistes), Parti Socialiste Français (jaurésistes), Parti Socialiste Révolutionnaire (allemanistes), Fédérations autonomes, s'effectua sous la pression des Partis socialistes étrangers. Réalisée sur la base des principes défendus par les collectivistes marxistes, l'unification apportait aux différentes fractions du socialisme, en coordonnant leur action et leurs moyens, sous une direction centralisée, l'« outil » capable d'orienter dans le sens de leurs idées, la politique française.

Unité temporaire, couvrant des tendances souvent hostiles, dont les querelles d'hier et d'aujourd'hui font encore entendre les échos.

Christian Poinsignon

(1) Voir « Europe-Action », n° 14.

LES BLANCS

En Afrique australe, les hommes blancs font face

Le phénomène de « décivilisation », qui fait actuellement tâche d'huile en Afrique, et dont les péripéties à la fois absurdes et monstrueuses n'ont pas cessé depuis l'affaire congolaise, connaît une frontière bien précise, au sud de l'Equateur. On perd trop de vue, en effet, qu'une vaste portion du continent africain n'a pas fait un seul pas dans le « sens de l'Histoire », qu'un démagogue blanc, coiffé d'un casque colonial, a commencé à prêcher, en 1944, à Brazzaville. De l'Angola au Mozambique, en passant par les Rhodésies, avec pour bastion arrière l'Union sud-africaine, l'Afrique australe oppose une résistance discrète mais efficace, à la subversion.

Une métropole qui défend son héritage

Depuis l'écrasement du Katanga par les mercenaires de l'ONU, le Portugal, présent en Afrique depuis cinq siècles, se trouve aux avant-postes et continue à défendre avec succès, sur le terrain, ses possessions d'Angola et de Mozambique, ainsi que son enclave guinéenne. Après quatre années de lutte, les maquis rebelles, ravitaillés à travers le Congo, n'ont pu mordre sérieusement sur le territoire angolais, qui est le principal théâtre d'opérations. Sous le commandement du général Deslandes, une armée portugaise de 40 à 50.000 hommes — on est loin des 400.000 Français présents en Algérie — contrôle l'ensemble du pays, avec l'ai-

de des colons blancs, qui ont été armés. Si la politique de tendance intégrationniste de Lisbonne paraît manquer de réalisme, il faut reconnaître que la nation Lusitanienne possède la volonté de préserver son héritage et ne se laisse pas décourager par l'indifférence, voire l'hostilité des autres puissances occidentales et la menace d'une intervention militaire de l'ONU. Les colons, quant à eux, (environ 400.000 pour l'Angola et le Mozambique) sont, dans les couches populaires qui en forment la majeure partie, animés d'une volonté farouche de demeurer en Afrique.

La Rhodésie du Sud sur la défensive

Dans les Rhodésies, qui sont également à la limite de la zone d'anarchie de l'Afrique, mais à l'écart, pour le moment, du conflit armé, la situation est plus complexe. Formant, jusqu'à la fin de 1963, avec le Nyassaland, la Fédération d'Afrique Centrale, la Rhodésie du Nord et celle du Sud semblent évoluer, présentement, de façon divergente. La dissolution de la Fédération, imposée par Londres, pour satisfaire les Noirs, a permis à ceux-ci de s'emparer du pouvoir nominal en Rhodésie du Nord, dans le cadre d'un régime d'autonomie interne. La relative modération du principal leader noir, Kenneth Kaunda, la forte influence des intérêts américains sur les mines de cuivre, qui constituent la principale richesse du pays, paraissent expliquer le calme qui y règne. En conséquence, la petite minorité blanche a pu préserver ses droits et se maintient à l'écart de la population noire.

En Rhodésie du Sud, il existe, au contraire, un mouvement noir, à tendance subversive, le Zapu, dont une délégation siège... à Londres. Les blancs, qui sont plus de 300.000, détiennent, seuls, le pouvoir politique. Ils se sont dotés d'une législation antiterroriste et de protection raciale, qui leur permet de prévenir toute tentative du Zapu. L'ordre est assuré, non par des Britanniques, mais par une police et une milice locales, dotées de matériel moderne, (en tout 34.000 hommes), étant entendu que le reste de la population blanche est armé. Alors que Londres refuse l'indépendance à la Rhodésie du Sud, sous la pression du Zapu, une forte proportion de la population blanche, regroupée par le « Dominion Party », aspire à la fusion avec l'Union Sud-Africaine. En tout cas, une solidarité grandissante se manifeste entre les deux pays : l'Union Sud-Africaine apporte son aide financière à la Rhodésie du Sud, qui connaît actuellement des difficultés économiques. Une voie ferrée, reliant les deux Etats blancs de l'Afrique australe, est présentement en cours de construction.

L'Union Sud-Africaine : une nation blanche puissante

La République sud-africaine est le seul état blanc indépendant de l'Afrique. Plus de 3 millions d'européens, héritiers d'une implantation datant de trois siècles, y vivent. Sous la dynamique impulsion de la communauté Afrikander, d'origine néerlandaise, qui occupe une place prépondérante dans la nation, (62 % de la population blanche en 1960), l'Union Sud-Africaine, qui s'est récemment séparée du

FONT FACE

Commonwealth britannique, connaît, avec un taux de croissance industrielle des plus élevés dans le monde, un développement économique sans précédent en Afrique, tout en contrôlant de vastes secteurs de l'économie Angolaise et des Rhodésies.

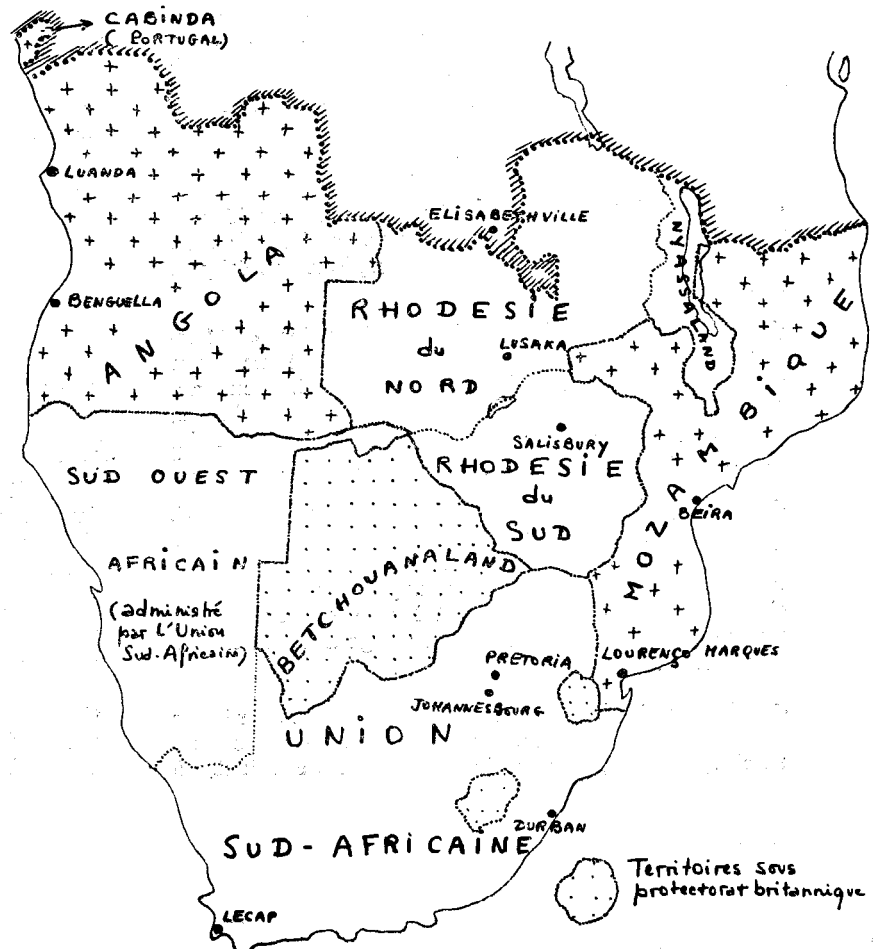
Sous le nom « d'apartheid » (développement séparé), l'Union Sud-Africaine pratique une politique radicale de préservation de sa civilisation, mise en œuvre par le Parti Nationaliste, qui gouverne depuis 1948. Ne pouvant entrer, ici, dans l'explication détaillée de la politique d'apartheid, indiquons seulement qu'elle consiste en une séparation des races dans la vie politique et sociale et que, pour les Noirs les plus primitifs, il a été créé des régions autonomes (Bantustans), où est menée, en faveur des habitants, une importante action de progrès matériel. Cette expérience, selon laquelle les différences et incompatibilités naturelles sont consacrées par la loi, se déroule sans heurts graves : on signale seulement, de temps à autre, quelques attentats individuels. Des troubles ont eu lieu dans une région déterminée, le Transkei. Cependant, l'Union Sud-Africaine doit faire face aux tentatives subversives d'autres éléments de la population, comme le montre le récent procès de Prétoria, dont les accusés, non-Noirs, s'appelaient Kantor, Goldberg, Bernstein, etc... Une législation appropriée à la lutte contre le terrorisme existe, d'ailleurs, depuis peu, en Union sud-africaine.

Les menaces extérieures qui pèsent sur le pays, (hostilité grandissante de l'ONU et des nouveaux « Etats » noirs), n'impressionnent pas, non plus, l'Union Sud-Africaine.

M. Fouchet, son ministre de la Défense National, déclarait, dès 1962, devant le Parlement : « Maintenant, nous sommes seuls. Tout à fait seuls. Mais notre nation ne se permettra pas de montrer de la peur. J'ai la plus grande confiance en l'avenir, car notre cause est juste, notre armement, moderne et efficace. Messieurs, la lutte pour notre existence est engagée. Nous la gagnerons ! ».

De fait, en plus d'une police de 30.000 hommes, dotées de chars et d'avions, l'Etat Sud-Africain dis-

pose d'une armée de métier dont les effectifs, en cours d'augmentation, seront de 60.000 hommes en 1966. La formation de commandos, recrutés parmi les civils, est activement poussée, et même les femmes commencent à recevoir un entraînement militaire. On estime qu'actuellement, 250 000 personnes sont armées, encadrées et prêtes au combat. On comprend, dans ces conditions, que l'Union Sud-Africaine, bien qu'exclue de l'Organisation mondiale de la santé, ne se porte pas mal...



LA VÉRITÉ SUR L'ASSASSINAT DE comment la

Depuis quelques semaines, la presse progressiste française a entrepris une campagne dont le but est, au mépris de toute réalité, d'accréditer la fable selon laquelle le meurtre du président Kennedy n'est aucunement imputable à Lee Oswald, mais à une sorte de mafia que l'on rêve d'identifier à « l'extrême-droite » américaine. Pour ce faire, on s'attache à démontrer que ni Oswald, ni Rubinstein n'avaient de liens, entre eux, ni — surtout — avec les mouvements communistes. Le premier devient un « homme isolé », le second un « patriote sincère ». Dans « l'Express », Thomas Buchanan a pris la tête de cette campagne, poursuivant, depuis plusieurs semaines, la publication d'un « rapport » ainsi dirigé, qui, dans le même temps, est repris par la presse gauchisante internationale, et sort en librairie dans plusieurs pays, dont la France, aux éditions Julliard. « Le Nouveau Candide », en recueillant les confidences farfelues de la mère d'Oswald, (2 et 8 avril), et « l'Humanité » (12 avril) ont repris l'essentiel de cette « démonstration ». Il nous a donc paru essentiel de demander, dès maintenant, à l'un de nos correspondants aux Etats-Unis, de la réfuter en présentant, sous forme d'interrogations, la réalité des faits telle que M. Buchanan s'est bien gardé de l'examiner.

UN MARXISTE CONVAINCU.

★ Pourquoi M^{me} Oswald mère, a-t-elle signalé que son fils avait été gagné au marxisme dès l'âge de 15 ans, influencé par l'affaire des espions soviétiques Rosenberg ?

★ Comment se fait-il, qu'entré dans les « Marines », le 24 octobre 1956, il aît été jugé par son supérieur, le premier lieutenant John E. Donovan, comme le « type même de l'intellectuel marxiste », qu'il soit passé plusieurs fois en cour martiale, avant d'être finalement expulsé le 13 septembre 1960 ?

★ Pourquoi, à peine renvoyé, part-il pour l'U.R.S.S. en assurant que c'est le seul pays qu'il admire ? Pourquoi renvoie-t-il, dès son arrivée, son passeport à l'ambassade américaine, pourquoi demande-t-il la citoyenneté russe, et donne-t-il une conférence de presse à Moscou, où il attaque vigoureusement les Etats-Unis ?

★ Pourquoi vient-il habiter à Kiev, sous prétexte de s'employer dans une usine de la ville, alors qu'il rejoint, en fait, l'école de terrorisme de Minsk (à

300 kms de Kiev), et épouse Marina Pruskova, qui n'est autre que la fille de l'un des colonels des services d'espionnage et de sabotage soviétiques de ce centre ?

★ Pourquoi, deux ans et demi après, demande-t-il, soudain, un visa de sortie, pour lui, sa femme, et sa petite fille, prénommée Rachel, visa qu'il obtient immédiatement, avec la somme de 435,571 dollars, allouée par les Etats-Unis, sur intervention du sénateur John Tower, qui lui délivre même un permis spécial pour lui éviter d'être soumis au quota d'immigration,

DE MINSK AU « FAIR PLAY FOR CUBA COMMITTEE ».

★ Pourquoi, arrivé aux U.S.A. le 13 juin 1962, se lie-t-il immédiatement avec les milieux de gauche, en particulier, avec l'ingénieur Michaël Paine, et sa femme, militante marxiste convaincue, depuis son passage à l'Université de Pennsylvanie ?

★ Pourquoi adhère-t-il au Parti Communiste américain et devient-il président de l'association progressiste ACLU et du « Fairs-Play for Cuba Committee », pour la Louisiane et le Texas ?

★ Comment se fait-il qu'il soit parmi les personnes arrêtées par la police, en août 1963, lors d'une bagarre avec des réfugiés cubains, qui essayaient de l'empêcher de distribuer des tracts castristes et de vendre le journal trotskyste « the Militant », puisque c'est à cette occasion qu'il avoua au chef de la police du Texas Curry, son appartenance au P.C. américain ?

★ Que contenaient les réponses du F.P.C.C. aux 6 correspondances d'Oswald à ce Comité, retrouvées et publiées par l'édition américaine du « New-York Times » du 19 décembre 1963 (p. 38), que le président du FPCC a déclaré avoir « malencontreusement égarées » ?

★ Oswald ne savait-il pas que le FPCC (799, Broadway, à New-York), dirigé, actuellement, par M.V.T. Levy, dit Lee, était pris en main par le « Parti des Travailleurs socialistes », d'inspiration trotskyste, alors qu'il diffusait le journal de ce parti, « the Militant » ?

★ Pourquoi Oswald a-t-il été invité à représenter le FPCC, et, en son nom, à diriger dans un débat télévisé, sur demande de la station WDSU-TV de la Nouvelle-Orléans, bien qu'il soit connu que cette station, comme bien d'autres, appartienne à Mrs Edith Stern, directrice de la « Southern Conference Education Fund », organisme marxiste ?

KENNEDY

" grande presse " a menti...

ET WALKER ?

★ Pourquoi Oswald tenta-t-il, le 10 avril 1963, d'assassiner le général Walker, patriote américain célèbre, et pourquoi avoua-t-il, le soir même, son geste à sa femme, comme elle devait en faire état devant la commission d'enquête le 4 février 1964 ?

★ Comment le général Walker, après cette tentative de meurtre, pouvait-il déclarer, le 29 novembre suivant, au journal de Munich « Deutsche-National-Zeitung » : « Après sa tentative, Lee Oswald fut interrogé, puis relâché sur demande de Robert Kennedy » ?

OSWALD : « UN HOMME SEUL » ?

★ Qui envoyait régulièrement à Oswald, de la ville de Dallas même, les importants mandats télégraphiques et postaux qui ont été retrouvés chez lui ?

★ Comment un de ses amis M. Paine, obtint-il d'un certain M. Truly, un emploi pour Oswald à la « Book Depository » de Dallas, qui se trouve sur le trajet exact que devait emprunter, deux mois plus tard, le cortège présidentiel ?

★ Qu'est allé faire Oswald, le 26 septembre 1963, à l'ambassade cubaine de Mexico, si ce n'est demander un visa pour gagner Cuba, et au-delà, l'U.R.S.S. ?

★ Pourquoi rapporta-t-il de cette ambassade la somme de 5.000 dollars, qui fut trouvée sur lui au moment de son arrestation ?

★ Qui étaient l'homme et les deux femmes qui l'accompagnaient ce jour-là, l'une de ces dernières ayant poursuivi son voyage jusqu'à Cuba ?

★ Comment se fait-il que le jour de la mort de Kennedy, Rubinstein ait loué un avion, prêt à se diriger sur Mexico, puis sur Cuba ? Pourquoi cet avion comportait-il 5 places retenues, comme l'a fait apparaître Jim Lehrer, du « Dallas Time Herald », le 20 décembre 1963, à qui étaient-elles destinées ?

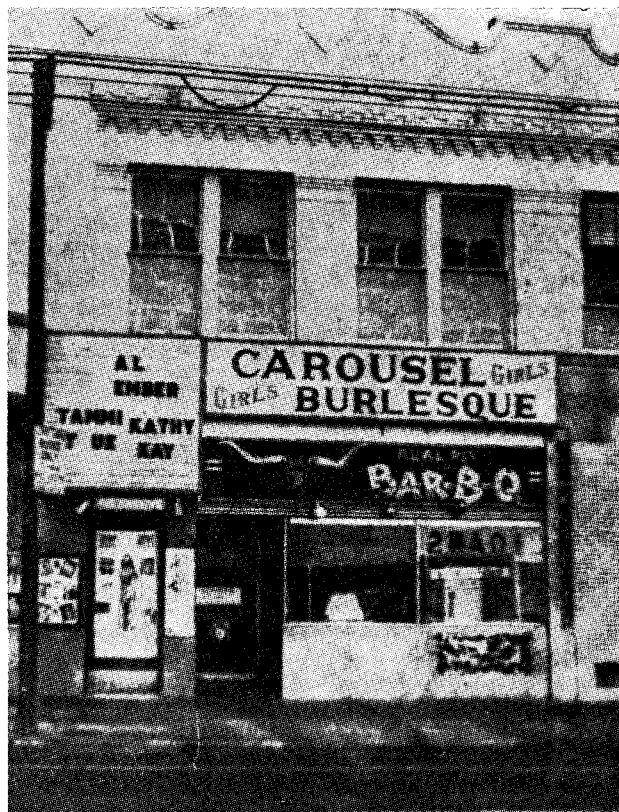
★ Comment se fait-il que le quartier où Oswald fut arrêté, ait été à la fois le sien, celui de Rubinstein et celui de l'agent Tippitt ? Pourquoi, à cet instant, se dirigeait-il vers le domicile de Rubinstein ?

★ Que faisait l'agent Tippitt, l'un des policiers les plus mal notés de la ville, cependant ami intime de Rubinstein (« il l'aimait comme un frère » a dit la presse), lorsque Oswald l'abattit, alors qu'il aurait dû se trouver en inspection avec un collègue, en un tout autre endroit de la ville ?

★ Pourquoi certains témoins ont-ils pu affirmer que Tippitt n'avait été tué par Oswald qu'après avoir longuement discuté avec lui, seulement du moment où ce dernier paraissait s'opposer à son départ ?

★ Comment Tippitt a-t-il pu interpellé Oswald, dont le signalement n'avait été donné, ni par presse, ni par radio, ni par message intérieur de la police ?

★ Pourquoi, à peine arrêté, Oswald a-t-il fait appel, pour le défendre, à John Abt, agitateur communiste connu, défenseur d'inculpés marxistes, qui s'associa avec un ancien avocat du groupement progressiste « National Labor Relations Board », auquel il appartint lui-même, Lee Pressman, et qui fut même questionné, en 1948, sur son appartenance au Parti communiste par les enquêteurs du Congrès ?



« Le Carousel », cabaret appartenant à Jack Rubinstein.
Un drame burlesque ?

L'EXCELLENT JACK RUBY.

★ Comment se fait-il que le patriote Jacob Rubinstein, dit Jack Ruby (il changea de nom en 1942), né dans le ghetto de Chicago, où son père était employé du rabinat aux abattoirs, ait, dès l'âge de 16 ans, été associé à un racketteur notoire ?

★ Comment se fait-il qu'à 20 ans, il puisse quitter Chicago, s'employant à New-York, dans une boîte louche, le « Paris-Crown », revenant à Chicago et fondant, dans le quartier de la Maffia, sa propre

« boîte » ? Comment se fait-il qu'il s'associe, à ce moment, avec le bootlegger italien Robby Luiso, et pourquoi organise-t-il, avec lui, un réseau de distribution de drogue ?

★ Comment se fait-il qu'en 1937, il puisse fonder un syndicat de gangsters, le « Waste Material Jandlers Union », (Union des Ferrailleurs et Chiffonniers), avec l'aide d'un avocat véreux, Léon Cook, abattu le 8 décembre 1939, puis remplacé par Paul Dorfman, dit « Paul le Rouge », ami d'Al Capone et de Jimmy Hoffa ?

★ Comment se fait-il que cet homme intègre, dont la sœur a assuré qu'il était bon pratiquant à la synagogue, arrivant à Dallas en 1949, y put ouvrir le « Sovereign Club », puis des établissements de strip-tease, tels le « Silver Skipper », le « Silver Spur » et « le Carousel », louer un appartement de grand luxe au 223, South Ewing, créer un nouveau « syndicat » et, toujours avec « Paul le Rouge », organiser le racket des restaurants au point d'être l'objet d'une enquête policière en 1960 ?

★ Pourquoi, après son arrestation, Rubinstein fit-il changer le nom de son cabaret « le Carousel », lequel avait le tort de porter le même vocable que l'un des établissements appartenant à l'ancien secrétaire du parti démocrate, adjoint de M. L.-B. Johnson, arrêté depuis pour escroquerie « Bob » Baker ?

★ Pourquoi, si Rubinstein professait une telle admiration pour Kennedy, n'était-il pas au défilé qui marqua l'entrée de celui-ci à Dallas ?

SANS ATTACHES COMMUNISTES ?

★ Que faisait Jack Rubinstein, en 1929, au bureau exécutif du « Communist Party of the US Majority », organisation trotskyste, née en juillet 1929, diffusant le « journal » souvent saisi, « Revolutionary age » ? Cette appartenance fut signalée par le quotidien communiste américain, « the Daily Worker », faisant également état du frère et de la sœur de Rubinstein, Hyman et Annet ?

★ Qu'est allé faire Rubinstein en 1959, à Cuba, quelques mois après la prise de pouvoir de Fidel Castro, sous le prétexte d'y vendre, sans contrôle, des jeeps militaires aux castristes, ainsi que l'a indiqué le « Dallas Morning News », du 21 janvier 1964 ?

★ Qui a fourni les fonds nécessaires à la création d'une série de comités chargés de recevoir des subsides pour sa défense, coordonnés par le « Jack Ruby Defense Found Committee », P.O. Box 5226. Chicago 80, Illinois), dirigés par Hyman Rubinstein et Michaël Levin, tous deux communistes de Chicago, le premier étant le propre frère de l'accusé ?

★ Qui a fourni à M^e Belli, son défenseur, la somme de 100.000 dollars, qu'il se proposait de donner, pour obtenir sa mise en liberté provisoire, jusqu'au moment où ce dernier choisit de le faire passer pour un déséquilibré mental, ce qui excluait sa libération ?

★ Pourquoi sa sœur a-t-elle déclaré : « Un communiste le tuera avant qu'il ait le temps de parler ? »

★ Comment se fait-il qu'à peine Rubinstein arrêté, un comité progressiste israélite de Hollywood, implanté aussi à Los Angeles et Beverly Hills, sous la direction de Nelson Soll, annonçait-il qu'il mettait à sa disposition des fonds illimités et les meilleurs avocats du pays ?

QU'A FAIT LE GOUVERNEMENT AMERICAIN ?

★ Pourquoi les propos du général Walker au « Deutsche-National-Zeitung » n'ont-ils pas été pris en considération, et n'ont même fait l'objet d'un témoignage ?

★ Pourquoi Stanley Marcus, l'industriel qui avait mis en garde Kennedy contre le voyage, n'a-t-il pas été interrogé ?

★ Pourquoi la commission d'enquête Warren n'a-t-elle pas, non plus, entendu les responsables directs du retour aux U.S.A. d'Oswald, après son séjour en U.R.S.S., à savoir le sénateur Tower, Lewellyn Thompson, ancien ambassadeur à Moscou, Abraham Chayes, responsable au département d'état, Miss France Knight, directrice du service des visas, Abba Schwartz, responsable du Bureau de la Sécurité et des Affaires Consulaires ?

★ Qu'est devenu le rapport mentionnant le détail de la littérature communiste et les correspondances échangées avec le « Parti communiste américain », trouvé au domicile d'Oswald ?

★ Pourquoi la commission d'enquête Warren a-t-elle interdit la formation d'autres commissions qui pourraient échapper à son contrôle ?

★ Pourquoi, en Europe, M. David Schoenbrunn, correspondant de la CBS, a-t-il déclaré que le meurtre était imputable aux ségrégationnistes, car « un communiste, ça ne tue pas ! »

★ Pourquoi à Dallas, après le meurtre, cinq dirigeants anti-communistes ont-ils été arrêtés sans preuves et détenus arbitrairement quatre jours ?

★ Pourquoi aucune réaction anti-communiste n'a-t-elle suivi l'assassinat du président Kennedy par un communiste ? Pourquoi M. Johnson, comme Madame Kennedy, ont-ils reçu, avec bienveillance, les messages de « sympathiques condoléances » des dirigeants soviétiques ? Pourquoi M. Mikoyan, envoyé spécial aux obsèques de M. Khrouchtchev, a-t-il été reçu avec une vive sympathie ?

Enquête de P. WILKINSON

N.D.L.R. : Nous n'ajouterons pour notre part qu'une question : « Pourquoi M. Thomas Buchanan, qui a démarré la campagne de réhabilitation d'Oswald, n'indique-t-il pas à ses lecteurs qu'il est inscrit au parti communiste américain, comme en ont témoigné, devant le Comité des activités anti-américaines du Congrès US, Thomas Sampler et Mary Stalcup Markward, agents du contre-espionnage au FBI ?

CARREL

ET LE CHRISTIANISME

Alexis Carrel (1873-1944), chirurgien et biologiste français, fit presque toute sa carrière à l'Institut Rockefeller de New-York. Il fut, en 1912, le plus jeune prix Nobel de Médecine. Il a laissé, à côté de travaux scientifiques considérables (pour certains d'entre eux, il eut comme collaborateur le colonel Lindberg), une œuvre philosophique qui, pour être condensée en quelques ouvrages, n'en connut pas moins un grand retentissement. En particulier, « L'homme cet Inconnu » (1935), qui lui assigne une place capitale aux références doctrinales du nationalisme positif.

La dominante de la pensée carrélienne réside dans sa conception de l'homme. Il ne l'a pas « posée », mais déduite de ses observations, de son expérience; elle ne doit rien au raisonnement, elle n'est au fond, que l'application de sa méthode scientifique d'analyse et de synthèse. L'homme est un ensemble de tissus aux fonctions organiques et mentales. L'homme est UN; l'esprit est inséparable du corps, sa qualité dépend de celle des organes. Tout entier dans le réel, dans la nature, l'homme est donc soumis à ses lois et si certains des phénomènes qu'il manifeste échappent encore à notre connaissance, on ne doit pas, pour autant, les considérer comme surnaturels.

Cette conception va à l'encontre des habitudes de pensées et des dogmes établis. La primauté de l'homme sur son environnement a toujours invité aux attitudes anthropocentristes, ainsi qu'au souci de la survie; une différence appréciable dans les aptitudes mentales qui s'établit d'avec les animaux les plus doués, fait conclure à une différence de nature; à cette première illusion d'optique, vient s'en juxtaposer une seconde, qui fait considérer deux natures distinctes dans l'homme: le corps d'une part, l'esprit d'autre part, cohabitant, se combinant, s'influçant mutuellement, mais fondamentalement irréductibles, l'esprit étant, des deux, l'élément essentiel, le corps n'étant qu'une enveloppe vulgaire. Le « je pense, donc je suis » de Descartes, procède en partie de cette suréminence de l'esprit sur la vie physiologique. Certains, qui se disent matérialistes, n'ont pas échappé à cette erreur. En écrivant « il ne s'agit pas d'interpréter le monde, mais de le transformer », Marx reprenait à son compte la vieille erreur des hommes du Verbe: ce que conçoit l'imagination est la réalité. Ainsi, le culte de la « conscience » est-il universellement célébré, seuls les rites changent, qu'ils soient traditionnels, inspirés de Theillard ou de Marx.

C'est pourquoi, dit Carrel, « (L'homme, cet Inconnu) »: « Nous ne pouvons entreprendre la restauration de nous-mêmes et de notre milieu, avant

d'avoir transformé nos habitudes de pensée ». Il renvoie les partisans des systèmes déréalisants dos à dos: « Il est important que la faillite du passé matérialisme n'amène pas une réaction spiritualiste. Puisque la civilisation scientifique, et le culte de la matière n'ont pas réussi, la tentation peut devenir grande de choisir le culte opposé, celui de l'esprit. La primauté de la psychologie ne serait pas moins dangereuse que celle de la physiologie, de la physique et de la chimie. Freud est plus nuisible que les mécanistes les plus extrêmes. Il serait aussi désastreux de réduire l'homme à son aspect mental qu'à ses aspects physiologique et physico-chimique. La substitution du spirituel au matériel ne corrigerait pas l'erreur de la Renaissance. L'exclusion de la matière serait plus néfaste encore que celle de l'esprit. Le salut ne se trouvera que dans l'abandon de toutes les doctrines, dans la pleine acceptation des données de l'observation positive, dans la réalisation du fait que l'homme n'est ni moins, ni plus que ces données ». (« L'Homme cet Inconnu »).

Homme de science et moraliste par accident, Carrel fut victime des confusions habituellement entretenues sur le caractère réel de la morale chrétienne, présentée le plus souvent sous l'aspect d'une inspiration stoïcienne que les Occidentaux ont superficiellement substitué aux fondements authentiques.

Malgré ces erreurs de jugement, Carrel, logique avec lui-même, n'a jamais été l'homme d'un dogme. Jeune médecin, il s'était attiré d'incroyants et de croyants, par sa façon d'envisager les guérisons de Lourdes. Son adhésion à une discipline religieuse, par recherche, semble-t-il, de l'expérience spirituelle, n'a jamais fait dévier sa volonté d'une vision objective du monde, clairement exprimée dans les dernières pages des « Réflexions sur la conduite de la vie »:

« Pourquoi les races blanches n'ont-elles pas réussi? Pourquoi le chaos actuel? Pourquoi la société du Moyen Age a-t-elle fait faillite? Pourquoi le christianisme n'a-t-il pas continué son ascension du Moyen Age? Quelle est la raison de cet insuccès? »

Les règles de la mystique lui sont bien connues, mais non pas les règles de la vie.

L'inspiration chrétienne ne s'est pas incorporée à des formes de vie rationnelles. Elle a négligé la physiologique pour l'intellectuel.

Il faut des formes sociales, créées non selon des principes philosophiques, mais d'après les structures de la vie ».

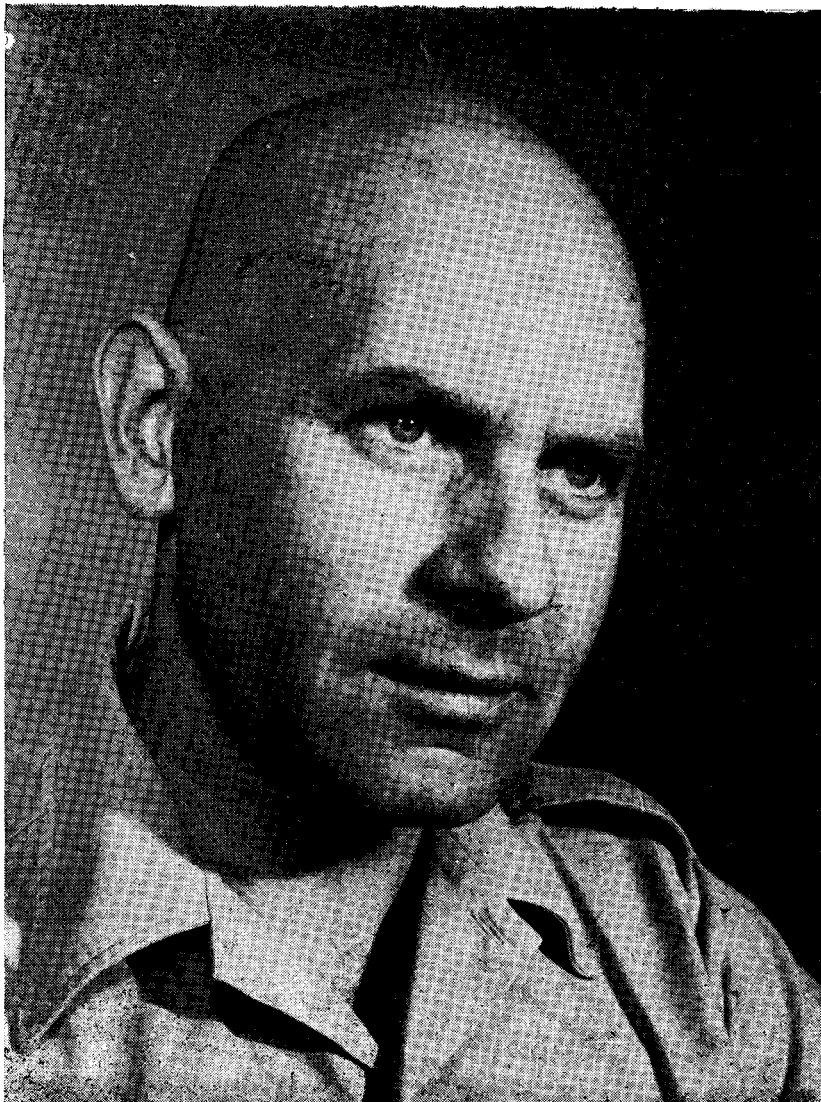
PIERRE LAMOTTE

JEAN MABIRE

Parmi les écrivains nationalistes, Jean Mabire est l'un des plus représentatifs. Soulevant à la fois l'enthousiasme le plus certain et les inimitiés les plus radicales, il est de ceux qui vont marquer, de leur personnalité peu commune, les générations nouvelles. Pierre d'Arribère (1), qui consacra une étude à son « Drieu parmi nous », dans notre numéro de Mars, était particulièrement qualifié pour l'interviewer.

C'était donc moi qui devais aller le voir et l'interroger. Il apparaissait que j'étais le plus qualifié. J'eus beau objecter que cela n'était plus de mon âge,

qu'un jeune pouvait le faire. Rien n'y fit. Il fallait, paraît-il, pour l'affronter, un « interlocuteur de poids », un vieux lecteur de Drieu. — « Lui », c'était Mabire, l'auteur



de « Drieu parmi nous », chroniqueur dynamique de notre confrère, « l'Esprit Public ». L'homme qui monte, de la « Jeune Europe »

Pour découvrir Mabire, il faut prendre le train de Cherbourg — Une vieille maison grise, à 100 mètres de la mer. La porte s'ouvre — c'est lui. Un visage à la Eric von Stroheim, la même silhouette massive, mais plus jeune. Deux yeux très bleus. On est surpris d'entendre une voix qui a l'accent parisien. Une sensation de solidité, de force, de franchise naïve, mais que vient corriger immédiatement un regard narquois. C'est un paysan, un paysan un peu soldat, et qui aurait de bonnes manières. C'est comme ça qu'on se représente les Normands d'autrefois, quand on est enfant. Oui, c'est cela, c'est un Viking, un Viking en pull-over.

J'entre dans son bureau, après avoir enjambé des épées de carton. — Une grande jeune femme blonde entraîne deux enfants. J'ai le temps de remarquer qu'ils ont les mêmes yeux bleus que leur père. J'entends appeler des prénoms scandinaves. La luminosité marine, si spéciale, baigne la pièce d'une atmosphère paisible, rassurante. Où suis-je ? J'ai déjà éprouvé le même sentiment au Danemark, en Flandre. Décidément, les Vikings sont revenus.

Il n'y a pas d'entrée en matière. Tout de suite, nous sommes dans le vif du sujet. Questions et réponses se succèdent.

J'apprends qu'il est né à Paris, mais de parents normands. Je comprends l'accent parisien. Son âge : 37 ans. Ses études ? A Paris, bien sûr. A Stanislas d'abord, jusqu'au Bac. Puis Lettres et Philo, mais vite abandonnées. C'est un

(1) Et non André Laporte, comme le faisait croire une coquille. Voir « Europe-Action » n° 15.

un Viking de notre temps

artiste, au fond. La création plastique l'attire plus que la ratiocination stylistique ou la spéculation. Il fait l'école des Métiers d'Art. En même temps, il a entrepris la plus délicate des recherches, celle de soi-même. — Il a découvert qu'il était un Normand, étranger dans la grande ville cosmopolite. Il comprend très vite qu'il ne pourra jamais être lui-même, dans cet univers de pierres. Il a besoin de retrouver l'air de la patrie ancestrale. Il a besoin de la mer, de la mer surtout — la vraie patrie des Normands. Sa décision est prise, il s'installera à Cherbourg ; avec un ami, il créera la revue « Viking », une des plus étranges et des plus jolies revues de l'après-guerre. Certainement la plus intéressante des revues normandes qui aient jamais parues. Avec l'aide de sa jeune femme — car il s'est marié entre temps — il la dessine entièrement. Nous feuilletons des exemplaires. La Normandie héroïque réapparaît, celle de Rollon, des Drakkars, de Guillaume le Conquérant. Celle où l'on traçait les rhunes et où l'on allumait les feux du solstice.

Cette époque est aussi, pour J. Mabire, celle des voyages. Il part à la découverte du Nord, pour retrouver les traces disparues de ses lointaines ancêtres. La Norvège, le Danemark d'abord, puis l'Angleterre et les Pays-Bas, reçoivent sa visite. — C'est un pèlerinage aux sources sacrées du vieux Nord. Il trouve la confirmation de l'unité nordique. Le pêcheur du Jutland, le bûcheron de Dalécarlie, le paysan de Zeelande ou du Northumberland ressemblent, comme des frères, au marin de La Hague. Il découvre qu'il est plus à l'aise dans un bistrot de Folkestone que dans un bar toulonnais. Moi aussi, j'ai subi, en son temps, cette attirance. Nous nous comprenons parfaitement. Quelques mots nous suffisent, pour évoquer les lacs d'acier, les bouleaux, l'étrange été

nordique, les paysages noyés de brume, la symphonie en gris du Nord originel. Les pays où les terrassiers n'ont pas de faces patibulaires, où il n'est pas nécessaire de cadenasser sa voiture, où les femmes peuvent circuler seules dans la rue, le soir, sans risques.

— « Mais la guerre », Jean Mabire ?

— Allons voir la mer, me proposait-il. Nous sortons. Le temps est gris, quelques gouttes d'eau tombent de temps en temps. Sur la jetée, on n'entend que les cris des mouettes.

« La guerre d'Algérie m'a saisi brutalement, sous la forme d'un rappel sous les drapeaux. J'avais oublié que j'étais lieutenant parachutiste de réserve. Mais la République s'en était souvenue. »

Ce fut l'expérience algérienne. Celle qui nous a marqué pour toujours. On découvre tout à la fois, la peur, la mort, la camaraderie, les Arabes.

La France, dans son ensemble, souhaitait la défaite de son armée et réservait ses larmes pour nos adversaires, dans une extravagante inversion du cœur. Que faire ? Désertir, alors ? Pour être en accord avec le peuple, la patrie vivante ?... Non ! il fallait continuer en silence. Mais quelques choses s'étaient brisées en nous-mêmes — une certaine image de la patrie — une foi dans un certain ordre, dans une certaine échelle de valeurs indiscutées. Tout cela était mort, en même temps que nos camarades. Comme eux, difficilement, dans une agonie poissée de sang. Nous n'en finissions plus d'entendre leurs gémissements et leurs appels. Ils étaient devenus une partie de nous-mêmes, et à notre retour en Métropole, leurs visages défigurés restaient dans notre mémoire comme un souvenir intolérable et

lancinant. Là-bas, diffamation, injure, étaient la seule oraison funèbre qu'on réservait à ces morts-là. La colère montait en nous, indigne. Que faire alors ? Il n'y avait qu'une seule voie : écrire, raconter, dire à ce peuple qui étaient ses enfants morts.

C'est à cette époque que j'ai connu Roger Nimier. Il me conseilla sur le plan littéraire et me fit surtout rencontrer Ph. Heduy, un autre lieutenant désespéré. L'auteur du « Lieutenant des Taglaits » Le meilleur livre sur l'Algérie. Avec Heduy, j'avais en commun l'identité du passé militaire et l'égalité de l'indignation. Il me fit aussitôt une place à « L'Esprit Public ». — J'y allais. Heduy, c'est mon camarade, je ne l'abandonnerai pas. Impossible ! C'est une question d'honneur ! Il m'a défendu contre bien des attaques. Mes chroniques irritent beaucoup de monde. Je ne suis pas du tout un animal politique. Je n'arrive pas à m'intégrer dans une des tendances existantes. Je ne peux pas renoncer à ce que je suis. On ne me fera jamais entrer dans une chapelle étroitement définie. Pour les extrémistes de droite, je suis une sorte de communiste — pour ceux de gauche, un fasciste, un raciste borné. Il n'y a rien à faire. Tous ces gens se sont forgé un manichéisme sommaire et veulent vous évaluer en fonction de lui. S'ils ne peuvent pas, ils en sont d'autant plus furieux. Vous êtes une sorte de traître ! Heureusement, Heduy m'a toujours défendu. Cela non plus, je ne peux l'oublier. « L'Esprit Public » est très ouvert. Il y tient. Il y a de tout, des gens de droite, d'autres plus ou moins à gauche, des croyants, des agnostiques. Dans l'ensemble, la maison est très jeune. Il y a quand même quelques vieux, qui poursuivent leurs querelles d'anciens résistants ou de vieux collaborateurs, intelligibles pour eux seuls. C'est un peu étouffant, un peu découra-

geant, la politique, pour quelqu'un qui n'y est pas vraiment attiré. Heureusement, j'habite ici... Il y a la mer...

La pluie, maintenant, devenait plus serrée. La rade prenait l'aspect d'un miroir de plomb. Nous nous sommes tus un instant... pour regarder.

C'est lui qui rompit le silence. « Allons boire un stout ! Vous aimez ça ? » Nous nous sommes retrouvés dans un bistrot du port. De notre table, on voyait la pointe du mât d'un bateau de pêche. A côté de nous, des marins anglais. Nous avons laissé fumer les pipes, et puis j'ai repris l'interrogatoire. Les choses vraiment sérieuses maintenant ! Drieu ! Quand l'avez-vous découvert ?

— Très jeune ! Vous savez, comme tous les jeunes, j'avais l'esprit de contradiction. C'était un auteur maudit, il m'intéressait. Je cherchais ses bouquins, sur les quais, partout. Mais c'est à mon retour d'Algérie que je l'ai vraiment compris. J'ai découvert qu'il était mon frère. Comme lui, j'avais connu l'expérience de la guerre, comme lui, j'étais insatisfait. Des questions se posaient, se bousculaient sur tous les plans, à propos de tout. Comme lui, j'étais Normand. Comme lui, j'avais entendu l'appel du Nord, découvert le lien qui m'unissait aux autres Nordiques. J'avais découvert la dimension raciale de ma patrie, en même temps que la vanité du nationalisme Jacobin. J'étais devenu Européen.

Mais ce que je ressens le plus, dans Drieu, c'est son esthétique. Son amour de la beauté, de la force virile, son attitude toute de dignité, jusqu'au bout. — Il a refusé à ses adversaires, par son suicide, le plaisir de le voir, comme un pantin, désarmé, entre les mains de quelques chafouins médiocres, exécutant une parodie de justice, pour le compte d'un gouvernement de brigands. Si je devais choisir, dans l'œuvre de Drieu, c'est la partie éthique, esthétique que je choisirai, beaucoup plus que la partie proprement politique, qui, en définitive, me paraît moins importante. Ce qui est capital, au fond, c'est de nous remodeler une âme, de resymboliser nos idéaux. Et

pour cela, il faut retrouver le sol natal, se replonger dans la race. Nous ne retrouverons notre âme qu'à ce prix. On nous l'avait volée.

— Et Brasillach, alors, pour vous, que représente-t-il ? Ne faites-vous pas partie des « Amis de Robert Brasillach » ?

Pour moi, c'est tout autre chose ! J'admire sa maîtrise, je suis séduit par l'élégance inégalable de sa forme, son intelligence ; je ne peux oublier, non plus, que Brasillach est notre martyr le plus incontestable. Qui pourrait oublier la manière écoeurante dont ses adversaires l'ont éliminé ? Mais c'est un autre univers. Brasillach, c'est la France du Sud, élégante, brillante, gaie, séduisante, mais aussi moins profonde dans son interrogation ! C'est, d'ailleurs, par rapport à elle, que Drieu apparaît vraiment comme l'homme du septentrion, mélancolique, inquiet, sombre même, moins élégant et moins clair dans son expression, mais plus profond aussi. Et politiquement, bien sûr, la différence va apparaître tout aussi nette. Brasillach sent plus qu'il n'explique, à la différence de Drieu. C'est « le fascisme immense et rouge »... C'est aussi le culte de l'Etat, de l'Imperium, lequel n'a besoin ni de justification ni d'explication. Cette tendance vers l'état tout puissant est typiquement latine. Mais je ne suis pas latin, et sans doute à cause de cela, je ne suis pas fasciste. Mon sentiment tout nordique de l'individu et de son importance, me l'interdit. Il y a dans le fascisme, une certaine abdication du citoyen devant le chef pré-déterminé — omniscient et tout puissant, qui ne me satisfait point.

A ce propos, avez-vous noté ce fait étrange ? La carte du fascisme recouvre à peu près la carte du catholicisme. Les états les plus catholiques sont aussi, ou furent, les plus fascistes : Espagne, Portugal, Italie. Dans la mesure où le national-socialisme fut aussi un fascisme, c'est dans l'Allemagne catholique, que le parti N.S. fut le plus puissant, c'est d'Autriche ou de Roumanie que vinrent Hitler, Goebbels, Frank, Skorzeny, etc... L'Allemagne du Nord protestante fut peu N.S., ou surtout, le fut différemment. Notez, à ce propos, que le succès du fascisme ne fut jamais bien grand, dans les

pays Anglo-Saxons, Scandinaves, pays foncièrement protestants. Le « Fais ton salut, toi-même » de Luther, coïncide naturellement assez mal avec le phénomène du Tyran et je ne mets aucun sens péjoratif dans le mot. J'ai, d'ailleurs, toujours été attiré par le protestantisme. Comme pour renforcer ma thèse, je vous ferai remarquer que les pays où le fascisme se développe le plus facilement, sont aussi les pays où le communisme est le plus puissant. Et je pense que c'est une explication facile, de dire que c'est le second qui provoque la naissance du premier. Il y a autre chose, à mon avis, de plus complexe, et qui a sa source dans l'âme même de ces peuples. Notez encore que l'Espagne ou le Portugal, pays de sempiternels complots et prononciamentos sont des exemples-types de pays évoluant sans cesse entre l'anarchie et la dictature. Toutes ces réflexions, n'ont, bien sûr, pas de valeur dogmatique et bien des nationaux qu'elles irritent n'auront pas de mal à leur trouver, ici et là, des démentis. Cependant, elles conservent, à mes yeux, une valeur d'indication. Il y aurait là, en tous les cas, matière à d'innombrables recherches et discussions, surtout pour la France, qui voit confluer en elle, à cause de sa position centrale en Europe, toutes les tendances. De toute façon, je trouverai toujours naturel que mes camarades ne pensent pas exactement comme moi. On ne peut pas, à la fois se poser comme un adversaire du communisme et lui ressembler en faisant anonner à ses militants, comme lui-même, un crédo unique.

Il y a donc place, chez nous, et pour Drieu et pour Brasillach. D'autant plus, que tous deux avaient en commun ce qui nous tient le plus au cœur, l'Amour de la Vie et l'Amour de la patrie.

Fragments de conversation... Bruits de verres... Autour de nous, le bistrot du port continuait à ronronner, nous enveloppant de sa chaleur amicale. On nous apporte de nouvelles bières. Je reviens à la charge. « Drieu, c'est le passé. Vos projets, maintenant ? Mes projets ? » Un livre sur l'Algérie, il n'est pas besoin de vous le préciser. — « Les hors la loi », où beaucoup de ce que j'ai moi-même

vécu s'exprimera. Et puis, ensuite plus tard, dans un genre très différent et sans doute pour d'autres lecteurs, « La Lande des païens ». Le roman ou l'âme profonde pré-chrétienne s'exprimera. Le livre qui me tient à cœur... Le livre des sources, de la pureté retrouvée... ».

Voilà, effectivement, un sujet fascinant. « Mais le temps passe, Jean Mabire. Et je veux encore vous poser une question. Vous étiez dessinateur. Vous aviez admirablement dessiné « Viking ». Dites-moi deux mots de vos goûts en peinture ?

— Eh bien, la peinture qui m'est le plus chère est celle du 16^e Flamand, mais de la fin du 16^e : au moment où les temps ont changé, et où la Flandre peut être elle-même, où le sujet religieux est, enfin, abandonné. L'époque du portrait profane, où les paysages ne sont plus seulement des « lointains »... La jeune fille, Petrus Christus, Breughel, tout Breughel... ! La truculence de la vie. Je vous l'ai dit — je suis un homme de quelque part, d'une race et d'un pays concret. Je ne peux aimer la peinture de partout et de nulle part. Celle qui s'exprime par quelques taches ou quelques figures géométriques. Celle-là représente ma propre négation... Voyez-vous, tout se tient pour moi. — Peinture, littérature, philosophie, politique, ne sont que des domaines différents où s'exprime l'âme d'une race, et cette âme est unique...

Comme vous voyez, je dois beaucoup à Drieu.

...La nuit était tombée, maintenant, depuis longtemps... Il fallait partir... Il faisait froid... Il pleuvait toujours. A intervalles réguliers, on entendait une sirène... « La corne de brume ! », dit Mabire. Nous avons encore échangé quelques mots. Peut-être à cause du brouillard, j'ai évoqué la lande des païens. Mais déjà, nous étions arrivés devant mon hôtel. Il a soulevé sa casquette de matelot et m'a serré longuement la main. Puis il s'est retourné, tout d'une pièce, et très vite, le brouillard l'a absorbé, le brouillard de la mer, celui qu'aiment les Vikings...

Pierre d'Arribère

EUROPE ACTION

CHANGE D'ADRESSE

68, rue de Vaugirard
PARIS-VI^e
Tél. : BAS. 76-06

NOTEZ-LA !

POUR SOUTENIR NOTRE ACTION ABONNEZ-VOUS !

Abonnement simple :
12 mensuels
+ 4 trimestriels
Prix : ordinaire : 30 F.
(étranger 40 F).
de sympathie : 50 F.
de soutien : plus de
100 F.

Abonnement complet :
12 mensuels
+ 4 trimestriels
+ 52 hebdomadaires
Prix : ordinaire . 50 F.
de sympathie : 90 F.
de soutien : plus de
150 F.

NOM :
Prénom :
Adresse :
.....

Souscrit un abonnement
simple — complet (1)
ordinaire, de sympathie, de soutien (1)
A partir du N°
Et verse la somme de F
Par virement postal Libellé à l'ordre des
Mandat à C. C. P. } Editions Saint-Just
Chèque bancaire } C.C.P. Paris 19.689.79
Le : _____ Signature :

(1) Rayer les mentions inutiles.

Direction de la Publication :
Christian Poinsignon

Editée par la Société de Presse et
d'Editions Saint-Just, S.A.R.L. au capital de 10.000 F. Siège Social : 9, rue aux Ours — Paris III^e. Imprimerie H. Dévé et Cie — Evreux Dépôt légal édition : Avril 1964 Périodicité mensuelle.



« Popeye »

Les guerriers morts étaient ensevelis dans leur parachute. Ils étaient 10.000 ; on compta plus de 7.000 morts. Voici dix ans, dans la cuvette de Dien-Bien-Phu, quelques bataillons défendaient les confins de l'Empire, contre 50.000 « Viets », mieux équipés, supérieurs en nombre, soutenus par certains groupes de la population. L'armée d'Indo-

UN MÊME COMBAT

chine, elle, se battait quand Paris trahissait son effort.

Pour l'un de ces combattants, la vie a été simple. Il ne s'est pas arrêté dans son élan. Roger Holeindre, « Popeye » pour les amis, dont on connaît les souvenirs, rapportés dans son « Levain de la Colère » (Editions Saint-Just), a poursuivi le combat, refusant d'abdiquer. La défaite indochinoise n'était pas celle des Roger Holeindre. Quand l'Algérie est venue le frapper au visage, il a senti que les mêmes causes allaient produire les mêmes effets. Avec ses camarades, il avait été vaincu par la politique. Il en ferait donc à son tour. Soldat d'élite, soldat politique, militant anonyme, Roger Holeindre est aujourd'hui à la prison de Toul.

SAINT-PAULIEN

POURQUOI J'AI ECRIT L'HISTOIRE DE LA

Maurice-Yvan Sicard, qui fut membre du Comité Central pour la Révolution Nationale, du maréchal Pétain, puis adjoint politique de Jacques Doriot à la tête du Comité de Libération Antiboldchévique, prit, en exil, le pseudonyme de Saint-Paulien.

Il fit paraître, sous cette signature, des romans, *Soleil des Morts*, *Les Maudits*, *les Défenseurs*, etc... et, entre autres, des vies de Saint François Borgia et de Vélasquez, ouvrages qui, en France et à l'étranger, furent loués par la critique la plus sévère.

Aujourd'hui, il publie à « *L'Esprit Nouveau* », une Histoire de la Collaboration. Pourquoi ? Il le dit spécialement pour EUROPE-ACTION.

La plupart des historiens qui ont écrit sur la période comprise entre 1939 et 1945, ont rédigé leurs ouvrages, comme si les premiers partisans d'une réconciliation et d'une collaboration franco-allemande, ne devaient plus jamais s'exprimer. Beaucoup d'entre eux ont puisé leurs informations dans des dossiers de police ; l'on vit même des magistrats, comme Noguères et Mornet, s'ériger en historiens. D'autres tentèrent de « réhabiliter » de grandes figures de l'Etat français, expliquant que ces hommes n'avaient jamais collaboré avec l'Allemagne, que leurs paroles, leurs actes publics, n'étaient que feintes, destinées à mieux tromper l'occupant.

En réalité, on a voulu examiner les événements de 1939 à 1945,

comme s'ils se déroulaient en 1960. Il est vrai que beaucoup de Français avaient cru que cette guerre était comme les autres. Ils se persuadaient, à mesure que les armées soviétiques avançaient au cœur de l'Europe, que le communisme stalinien changeait de nature, devenait une sorte de radical-socialisme. En Orient, mêmes erreurs. Le général Marshall proclamait que Mao n'était pas un vrai marxiste, mais « un révolutionnaire agraire ». En somme, labourage et pâturage étaient les deux mamelles du Dragon.

J'ai écrit l'Histoire de la Collaboration en Européen partisan, en homme que la vérité passionne. Une mise au point et une mise en place étaient d'abord nécessaires.

Le livre rétablit, je crois, un cer-

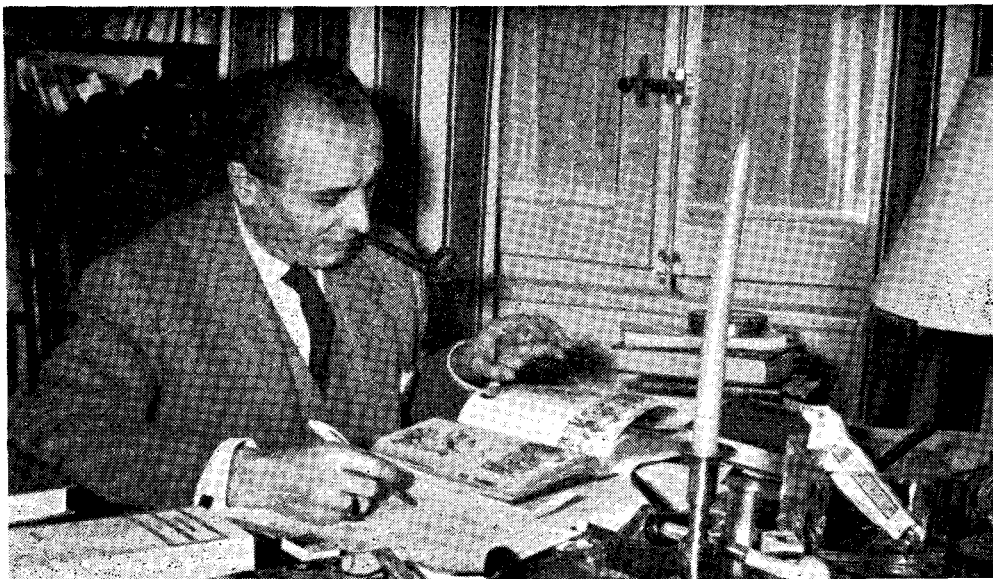
tain nombre de vérités historiques indiscutables, dont la première est que la Collaboration constituait la seule Résistance payante pour un pays occupé, qui n'était secouru qu'à coups de bombes, dont plus de deux millions et demi de soldats avaient été faits prisonniers. La défense de l'Empire, des départements menacés du Nord, du Pas-de-Calais, d'Alsace-Lorraine, le ravitaillement, le sort des prisonniers, exigeaient au moins la discussion, la négociation.

Dans cet ouvrage, la mise en place des personnages est toujours suivie de leurs actes et de leurs paroles. Ainsi, peut-on suivre facilement l'évolution d'une situation sans cesse plus défavorable aux vrais intérêts de l'Occident, à travers les efforts politiques de ceux qui comprenaient la folie des Alliés, à travers, aussi, les derniers combats de s Volontaires de la L.V.F. et de la S/S Charlemagne, combats prodigieux de Bobr, Borissow, de la Vistule, de la Prusse Orientale, et finalement de Berlin, autour de la Chancellerie d'Empire.

J'ai dit ce que j'ai vu. Mais l'ouvrage serait de peu d'intérêt, si d'autres n'avaient témoigné. Je veux ici remercier M^{me} Simone Mittre, directrice du Cabinet de Fernand de Brinon, Abel Bonnard, Jacques Benoit-Méchin, M^r Jacques Isorni, le commandant Fe... Henri Barbé, qui présida le Front Révolutionnaire National, Maurice Bardèche, J. A. Faucher (sur Oradour), Charles Filippi, du Cabinet de Philippe Henriot, Cécil Saint Laurent, de leur témoignage, ou des dossiers qu'ils ont bien voulu me confier.

Du côté allemand, le Prof. Dr. Karl Epting, qui dirigea l'Institut allemand à Paris, le Prof. Dr. Dieter Wolf, qui prépare une thèse sur Jacques Doriot, et le colonel Otto Skorzeny, entre autres, ont répondu à toutes nos questions et nous ont communiqué des documents du plus grand intérêt.

Quant à la Collaboration européenne, politique ou idéologique, il était important de révéler pourquoi



COLLABORATION

elle était alors désirable, possible, essentielle, et pourquoi elle ne fut pas faite.

Cet échec a déterminé tous les événements de 1945 à 1962. Toute cette période de l'histoire pèsera longtemps sur nous. La bien connaître, c'est prévoir, car, depuis Machiavel, le mécanisme de l'histoire à répétition ne s'est pas usé.

Si l'Europe fut écrasée en 1945, les responsabilités hitlériennes ne sont pas légères. Tout était possible en juillet 1940. Cependant, Montoire ne fut qu'une immense espérance, et le 13 décembre n'explique pas tout. La vérité, c'est que chez Hitler — nous le constatons dès 1943 — le nationaliste germanique l'emportait sur le socialiste européen. Telle est la vraie raison de la défaite de ses armées.

Du côté français, les fautes ne furent pas moins graves.

C'est une doctrine plus profonde, plus européenne que le fascisme ou le national-socialisme, aux perspectives plus larges, qui pouvait unir les millions d'êtres qui, par le monde, pensaient exactement la même chose, parce qu'ils étaient conscients des mêmes dangers. Le Dr. Alexis Carrel avait raison, qui appelait la « Révolution de l'Homme total ».

Il reste que la Collaboration fut un moment de l'histoire de l'Europe et du monde, à la fois un aboutissement et un commencement, un sanglant échec matériel et une espérance révolutionnaire qui demeure.

Il convenait de considérer comment la bêtise, la haine, les intérêts matériels colossaux, empêchèrent l'Europe de se faire le **plus haut possible**. Il convenait, surtout, d'examiner les véritables causes du cataclysme, de tirer les leçons des erreurs les plus graves, afin que ces fautes puissent être évitées à l'avenir.

Tel a été mon but. Si l'homme blanc sait comprendre les leçons de sa propre histoire, non seulement rien ne sera perdu, mais tout pourra être sauvé.

Lorsque les journalistes furent obligés de téléphoner à leur rédaction, le lundi 6 avril au soir, qu'ils devraient encore passer la nuit à Toulouse, dans les couloirs du congrès de l'UNEF, les observateurs comprirent que la crise n'était pas résorbée.

La coalition des A.G.E. de province, contre les « extrémistes » de la Sorbonne, devait conduire, après une interminable séance de nuit « au finish », à la suite de tractations sans nombre entre « personnalités » de l'UNEF, à l'élection d'un Bureau national, presque exclusivement composé de délégués de province. C'est la victoire de la province sur Paris. Les modérés ont pris le pouvoir contre les « extrémistes ». Mais, sur le plan politique, les choses n'ont guère changé. Sans doute, les militants

naissance d'un régime qui n'avait guère apprécié les manifestations « intempestives » des étudiants à certaines occasions (1).

« Quelle a été l'importance du courant nationaliste au sein du congrès de la F.N.E.F. de Rouen ? » n'a cessé de se demander l'envoyé spécial du **Monde**. Il est vrai qu'il a pu être étonné par l'unanimité et la cohésion du syndicat concurrent de l'UNEF. Les travaux se sont déroulés dans le plus grand calme, le plus souvent de façon très seraine, ce qui ne fut pas le cas lors du congrès de la Baule (1963), où les régimistes avaient tenté de saborder le syndicat (2). Depuis, les mêmes régimistes, excepté ceux de Nantes, ont été éliminés de la FNEF, rendant à l'organisation son indépendance et sa liberté de mouvement.

Vers un 3^e syndicat étudiant ?

communistes de Paris-Lettres sont-ils plus exclusifs que leurs collègues de Strasbourg. Il n'empêche que Bernard Schreiner, le nouveau Président de l'UNEF, déjà président de l'A.G.E. de Strasbourg, a constamment appuyé les positions de la FGEL, lors des débats de commissions. La crise se situe toujours au niveau de l'organisation, des revendications, et non pas au niveau politique.

Les associations de province ont craint de voir leur syndicat transformé en organisation militante pure, opposée aux pouvoirs publics, dirigée par des « extrémistes », face à d'autres groupes également « extrêmes », tel la Fédération des Etudiants Nationalistes (F.E.N.). Il est certain que le climat d'agitation créé par la F.E.N., avant le congrès de Toulouse, que l'atmosphère de western et de canular du congrès lui-même, (attaques de congressistes, gaz au siège de l'association électricité coupée, camionnette de transport des congressistes arraisonnée, attaque de la Cité universitaire...), ont contribué largement à renforcer les modérés dans leur position, attendant aide et recon-

On en est encore au stade des idées générales et des grandes définitions. Tout le travail de reconstruction et de « structuration » même, effectué par Bernard Lherminier, n'est pas négligeable. C'est pourquoi son Bureau a été réélu à l'unanimité, par acclamations. Il devra, dès la prochaine rentrée, durant l'année 64-65, renforcer sérieusement l'organisation de son syndicat, pour aboutir à la recherche syndicale effective, s'il ne veut pas s'embourber dans des activités de gestion qui perdent le syndicalisme étudiant.

Le régime va-t-il créer, dans ces conditions, un troisième syndicat, avec les restes « apolitiques » de l'UNEF ? Pour l'instant, il limite ses ambitions à tendre des perches à la FNEF, tandis que le bureau de l'UNEF n'attend qu'un geste, pour se cramponner aux gaules tendues par le pouvoir.

François d'Orcival

(1) Cf Cahiers Universitaires N° 19.

(2) Cf Cahiers Universitaires N° 15.

Entre les « Conservateurs » et les Nationalistes, prolifère une faune dense et rebondie, satisfaite et nantie, jalouse et frustrée, souriante et coléreuse, vaincue, mais contente, l'es-pèce nationale.

Un National bien né est forcément décoré ! Et parodiant ici mon grand ami Beau de Loménie, j'ajoute que l'on compte nos défaites au nombre de ses citations...

Un National bien né est forcément intégriste. Et la pitié et la piété l'empêchent de porter le fer rouge de la Vérité dans la gangrène progressiste de l'Eglise romaine...

Un National bien né est

ment, Monseigneur l'Evêque, le président de la FNEF, le délégué royaliste et le vénérable de la loge. Mais... glacé d'effroi, jetant à droite et à gauche le regard furtif du voleur surpris, il stationne sur sa porte pour recevoir le responsable de la F.E.N. : ce pelé, ce galeux, ce tondu, ce « nazi », ce « subverti », ce petit prétentieux, ce gamin, cet emmerdeur, cette canaille résolue, ce misérable révolutionnaire...

Un National bien né préside aux messes anniversaires et vibre au son des orgues. Il déteste haineusement ces martyrs gênants dont le rappel

Le scandale

A la suite de l'enquête publiée dans notre précédent numéro, sur 4 femmes emprisonnées pour leur action patriotique, nous avons reçu un nouveau témoignage d'un groupe de détenues enfermées à la prison de la Roquette.

LES "NATIONAUX"

forcément coupable. Si Ben Bella lui crache sur la joue gauche, si le Bantou de service dépose sa fiente dans sa sphère vitale, il ne peut que tendre la joue droite et présenter le postérieur aux coups de pied de la conscience universelle...

Un National bien né est forcément autoritaire. Tous les « petits jeunes gens » de la F.E.N. ont besoin de son autorité et de ses conseils, de son argent et de sa notoriété.

Un National bien né possède une belle bibliothèque, reliée en cuir chauve, comme son espérance. Mais jamais n'ouvre un livre... pour sa tranquillité d'esprit et le repos de son caractère paresseux.

Un National bien né est charitable. Il le proclame si haut, que Tartuffe nous apparaît bien modeste... Cette charité, parfois réelle, quel puissant alibi pour ne rien faire ! Quel argument suprême pour mieux trahir l'âme des prisonniers, en leur récoltant fiévreusement quelque argent !

Un National bien né reçoit le député de son arrondisse-

ment, est le vivant reproche de son inaction, de son action inutile !

Un National bien né adhère à l'Action Française à 20 ans, la quitte à 30 pour faire carrière. Reçoit la légion d'honneur à 40, préside aux banquets à 50, se « fend » de quelques billets de mille pour « la bonne cause » à 60, se fait opérer de la prostate à 70 et régent l'opposition nationale de sa commune à 80.

A 90 ans, il meurt. La France est un peu plus saignée et sa fortune personnelle, A LUI, le National est faite. Faites sur nos abandons calculés, sur nos drapeaux amenés, sur nos ouvriers asservis, sur nos paysans écrasés.

Le National, au fond, n'a qu'une passion, n'a qu'une maîtresse : la Bourse et les boursicoteurs !...

Le National, enfin, est un mulet ! ! !

Les gosses de la communale savent déjà que les mulets ne se reproduisent ni ne créent !...

René Guyomard

Combien nous fûmes touchées d'apprendre que notre petit groupe, soigneusement calfeutré derrière les hauts murs de la Roquette, n'était pas tout à fait oublié, tout à fait ignoré, et que nos noms, pourtant modestes, restaient dignes d'être cités.

A mon tour, je veux vous apporter quelques nouvelles, puisque certains changements ont marqué ces derniers mois.

Notre résidence est certes, la même, et vous la décrivez fort bien. Quant au personnel, il ne mérite pas que l'on s'y attache plus longuement, si ce n'est pour dire que les surveillants ou surveillantes rapatriés d'Algérie ne font plus, parmi nous, que de rares apparitions.

La division ne diffère en rien des autres quartiers de la Roquette. Une vingtaine de cellules s'ouvrent sur 60 m de couloir environ. Au centre, un rond-point où veillent sans cesse deux gardiennes. Un tas de charbon, où l'on va puiser constamment, pour alimenter les trois poêles antiques, qu'il convient de ramoner trop souvent.

cellules ne comportent ni eau, ni chauffage central.

des prisons de femmes

Deux heures sont accordées à la promenade, si l'on peut appeler « promenoir », cette cour de 98 m. de périmètre, toujours aussi nauséabonde, envahie l'été par les rats.

Condamnées, les détenues politiques ne jouissent plus que d'une demi-heure de parler, le samedi, privilège réservé aux parents proches, père, mère, époux ou enfants. Quant au courrier, la régularité en est soumise à l'arbitraire.

Parmi les « droit-communs » qui nous entourent, beaucoup se révèlent de braves filles, victimes de l'indifférence de la société ou de la partialité de la justice. La prison, dans les conditions actuelles, ne peut que les pervertir un peu plus. Leurs conditions de vie sont inhumaines. L'hiver, il gèle dans les cellules qu'elles occupent à trois ; eau chaude et bouillottes leurs sont interdites. Un peu de compréhension, quelques vivres et cigarettes, quelques paroles amicales, ont suffi à nous gagner leur amitié, leur soutien et souvent même leur aide. A Noël, à Pâques, nous avons toutes reçu avec émotion de ravissants cadeaux confectionnés en cachette, la nuit, à notre intention.

Mais il y a mieux encore. En septembre, l'une de nos camarades avait été mutée au « droit-commun », puis forcée de travailler en atelier, dépourvue de tout contact avec nous. Nous avons alors décidé de manifester notre indignation, en faisant la grève de la faim. Ce jour-

là, les « droit-communs » entonnèrent les « Africains », et un concert « Algérie française ». Nombre d'entre elles se solidariseront pour la grève, ce qui leur valut les plus dures brimades. La Direction n'hésita sur aucun moyen pour les obliger à se nourrir.

Depuis quelques semaines, nous voyons, en revanche, parmi elles, trop de Malika, trop de Fatima. L'indépendance ne semble pas avoir tellement profité à cette ancienne détenue politique F.L.N., revenue à la Roquette pour avoir volé, escroqué, falsifié.

Il reste toujours en nos murs :

M^{me} de Liffiac, dont la santé nous donne de grosses inquiétudes.

Milka Ghenadieff, qui attend un second jugement.

Anne Goix, malade, mais toujours courageuse.

Bernadette Praloran, condamnée à 5 ans de réclusion criminelle ! Incroyable, mais vrai.

Gessie Chevreux, arrêtée depuis peu, et dont le fils est à Fresnes.

Jeanne Constantin, que la grève de la faim a ramenée parmi nous et qui attend, depuis 7 mois, son jugement.

Andrée Fourniol, condamnée à deux ans de prison.

A Fresnes et à Rennes,

d'autres camarades sont souvent l'objet de nos pensées et de nos vœux. Nous aimerions tant les savoir libérées : Claudine Grussenmayer, Françoise Pomeyrol. Au moins, nous souhaiterions les avoir parmi nous.

Il faut que l'on sache que l'espoir ne nous quitte jamais, que notre groupe reste parfaitement solide, uni et confiant. Notre plus grand désir reste d'être encore utiles, malgré les murs, malgré les barreaux, malgré les verrous.

Matricule 2031

GÉRARD BAUDRY

Le 30 avril, anniversaire de Camerone, le légionnaire Hars Hussendorfer, était condamné à la réclusion perpétuelle. Mais une sentence, plus lourde encore, était prononcée par la cour de sûreté. Gérard Baudry était condamné à mort. Qu'est-ce que la justice a de commun avec de telles peines, alors que les événements qui poussèrent les accusés à agir — par patriotisme — sont terminés depuis plusieurs années ?

NOUS AVONS LU CES LIVRES POUR VOUS

LE LIVRE	LE SUJET	NOTRE OPINION
<p>« VOLONTAIRES POUR L'ECHAFAUD »</p> <p>1 vol. 320 p., 15,45 F.</p> <p>Vincent Savarius (Alias Bela-Sandor Szasz)</p> <p>Edit. Julliard</p>	<p>Remarquablement traduit, écrit d'une plume alerte, ce captivant témoignage débute par le récit minutieux, circonstancié, de l'arrestation et des tortures, tant physiques que morales, subies par B.S. Szasz. Il dévoile ensuite, avec une implacable rigueur, le mécanisme des aveux spontanés, avec ses stades successifs, depuis la « mise en condition » jusqu'à la collaboration de la victime avec ses bourreaux, pour l'établissement final des aveux et la rédaction de l'acte d'accusation définitif. Le but du parti est de maintenir, au nom d'une mystique quasi-religieuse, les vétérans du P.C. dans la plus totale, la plus implacable des obéissances. Les rouages du procès Rajk sont démontés pièce par pièce. Accusé mineur, Savarius Szasz, précise la psychologie de ses tourmenteurs, paralysés par la terreur de n'être point considéré comme orthodoxes en manifestant quelque leur humanitaire à l'égard de leur infortuné patient.</p>	<p><i>C'est un livre hallucinant, peut-être le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur le monde communiste, dont tout l'affreux pouvoir repose sur la police politique. Les mécanismes de la psychologie communiste sont, ici, démontés avec minutie. L'épouvantable machine à broyer les cerveaux et les volontés, fonctionne toujours dans les pays à domination communiste. Aucune collaboration, aucun compromis ne sont possibles. Condamné à dix ans de travaux forcés, Szasz garde encore certaines illusions, cherchant au socialisme « une voie nouvelle, un troisième, entre les deux anciennes », (Stalinisme et opportunisme). C'est le seul point faible de l'ouvrage.</i></p>
<p>« LA NATION EUROPE »</p> <p>Sir Oswald Mosley</p> <p>1 vol. 160 p., 10 F.</p> <p>Nouv. Edit. Latines</p>	<p>En huit chapitres, Sir Oswald Mosley précise son programme politique, social et économique. Dans sa préface, il résume les nécessités qui militent en faveur d'une construction politique de l'Europe, dernière chance des occidentaux. Il fait appel à la raison et au bon sens de ses lecteurs plus qu'à leur sentiment.</p>	<p><i>La personnalité et les réalisations de Sir Oswald Mosley, vétéran des combats du nationalisme européen, sont trop connus pour qu'on y insiste. Ce livre est perspicace, pénétrant, empreint de ce solide bon sens que n'excluent ni l'humour ni une solide connaissance des problèmes politiques. Cet ouvrage est une contribution intéressante et personnelle au combat pour l'Europe Nationaliste. Il a sa place dans la bibliothèque du militant.</i></p>
<p>« LA GUERRE DES BOMBES »</p> <p>Hans Rumpf</p> <p>1. vol. 250 p., 12 F.</p> <p>Presses de la Cité</p>	<p>C'est l'étude d'un sujet tabou : la guerre des bombes. On attribue aux Allemands la paternité des bombardements aériens sanglants. Le secrétaire d'état à l'Air Britannique, Spaight, revendique ses responsabilités dans l'effroyable bombardement des villes allemandes. On sait ce qui reste de Cologne, de Dresde, d'Hambourg, ce qui restait de Berlin, en 1945. Plus de 500.000 victimes furent dénombrées, civiles, femmes et enfants pour la plupart. C'est le 10 mai 1940, dès son arrivée au 10 Downing Street, que Churchill prend la décision de déclencher la guerre aérienne totale. La première attaque contre des objectifs non militaires, à Londres, eut lieu 7 mois après le huitième bombardement de Berlin. L'auteur décrit la tactique des aviateurs anglo-américains et dénombre très exactement le bilan des pertes comparées, enregistrées dans la population civile.</p>	<p><i>C'est un réquisitoire précis et implacable, excluant toute polémique. Il demeure sur le plan des faits précis et contrôlables. Une démystification de plus, importante contribution à l'histoire de la guerre aérienne : les criminels de guerre ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Un document à lire et à faire lire.</i></p>
<p>« UN SOLDAT DANS LA TOURMENTE »</p> <p>Guy Raissac</p> <p>Edit. Albin-Michel</p> <p>22,50 F., 523 p.</p>	<p>De la guerre de 14-18 à ses prises de position contre l'abandon de la province d'Algérie, le Général Weygand s'est trouvé activement mêlé aux événements de notre histoire contemporaine. Bras droit de Foch, il sera, ensuite, commandant en chef des Forces Armées, assistant du Haut-Commandement de l'Armée Polonoise. Il œuvrera à la défaite des troupes soviétiques. Ministre du gouvernement de Vichy, il connaîtra l'internement en Allemagne, avant d'être incarcéré, en France, par le premier gouvernement De Gaulle.</p> <p>La relation des événements, le portrait de ceux qui en furent les acteurs, posent, ici, les jalons d'une longue existence au service de la France.</p>	<p><i>Homme de droite, attaché à défendre et propager les valeurs civiques et spirituelles auxquelles il est attaché, le général Weygand n'a jamais cessé de s'intéresser au destin français... A ceux qui pourraient lui reprocher son refus de servir ses idées par l'action politique, ce livre, en faisant mieux connaître l'homme, apportera des raisons de comprendre, sinon d'approuver. Bien ordonné, documenté, précis et d'une lecture facile, ce livre de Guy Raissac, en éclairant hier, fera mieux juger aujourd'hui et ceux qui en sont — encore — les maîtres.</i></p>
<p>« 2^e CLASSE A DIEN BIEN PHU »</p> <p>Erwan Bergot</p> <p>Edit. de la Table Ronde</p> <p>15,50 F., 328 p.</p>	<p>Ces légionnaires, ces parachutistes, ces tirailleurs, les « 2^e Classe », pour qui « Dominique », « Esiane », « Huguette » étaient des franchises, des cagnas, des pistes, auxquelles il fallait s'accrocher et non un quartier-général sur une carte d'état-major. C'est le récit de leurs combats, vécus « au ras du sol » et puis la suite — pour les survivants — dans les camps Viet-Minh ; suite qui réclamait un courage, un héroïsme, encore plus grand que celui qui était nécessaire au combat.</p>	<p><i>N'accordant au romanesque que le nécessaire à la réalité de l'action pour quelques-uns de ses héros, E. Bergot a su trouver le ton viril qui convenait pour évoquer ces combattants. La marque que leur chair et leur esprit ont conservé de cette lutte y est rendue sensible, non par une facile explication psychologique, mais par la vérité des caractères et la brutalité des faits. Complètement utile à tous les ouvrages, réquisitoires, plaidoyers ou démentis, qui ne cessent de paraître à propos de cette bataille, ce n'est que la vie et la mort de ceux qui firent Dien Bien Phu, que nous trouvons dans ces pages. Particulièrement intéressante à signaler, la seconde partie du récit, celle qui traite de la captivité.</i></p>

CARNET DE L'OPPOSITION

- Le Ministre de la Défense Nationale, **Messmer**, a signifié au Comité Directeur de l'**Association des Combattants de l'Union Française**, (anciens d'Indochine, de Corée, d'Algérie, de Madagascar), l'interdiction de la Messe que cette Association entendait faire célébrer à l'Eglise Saint-Louis des Invalides, à l'occasion du 10^e anniversaire du drame de **Dien Bien Phu**.
- « **L'Association des Amis d'Antoine Argoud** », 21, rue Edouard-Branly, à Bordeaux, vient de publier la conférence dans laquelle son Président, **M. Marc Fenodot**, expose ses vues d'avenir. Celui-ci estime, qu'après la disparition de De Gaulle, pour que les hommes de l'U.N.R. puissent se maintenir au pouvoir, il faudrait « que les forces traditionnelles, l'âme, les nerfs et les muscles d'une nation comme la nôtre, leur soient acquises, l'Eglise, la Finance, l'Armée ».
- A la suite de la protestation de diverses organisations de gauche contre la manifestation d'Union nationale qui devait se dérouler à Caen, le 10 mai, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc ramenée d'Oran, les personnalités prévues : **M^{mes} Salan et Jouhaud**, **M^e Tixier-Vignancour**, les colonels **Trinquier** et **Thomazo**, ont décidé de ne pas s'y rendre.
- Le 6 mai, à la **Librairie de l'Amitié**, 32, rue Cassette, Paris-6^e, le **Dr Paul Grauwain**, à l'occasion du 10^e anniversaire de la bataille de Dien Bien Phu, a signé son livre, « **j'étais médecin à Dien Bien Phu** », qui vient d'être réédité.
- **René Malliavin** directeur de « **Rivarol** », et **Henri Lèbre**, un de ses plus brillants chroniqueurs, ont comparu devant la 17^e Chambre correctionnelle, pour s'entendre une nouvelle fois condamner pour outrage au Président de la République.
- Ayant critiqué le service militaire actuel, **Claude Lavergne**, directeur de l'« **Alcazar** », organe des Etudiants Nationalistes de Bordeaux, a comparu le 22 avril, en Correctionnelle, pour « diffamation publique envers l'armée ».
- **Ben Bella** ayant demandé que soient engagées des poursuites contre notre confrère « **Minute** », à l'occasion de ses articles sur la gangrène algérienne, son directeur, **Jean-François Devay**, a été inculpé... pour « injures envers de **Brogie**, Ministre des Affaires Algériennes ».
- Le dessinateur **Pinatel** fait paraître sa revue « **Le Trait** », recueil de dessins humoristiques fort bien venus, dont nous recommandons vivement la lecture. S'adresser au « **Trait** », 22, rue Saint-Paul, Paris-4^e. Abonnement pour 5 numéros : 10 F.
- **M^e Jacques Isorni** vient d'être interrogé par le Juge d'Instruction **Bonnefous**, pour son livre, « **Jusqu'au bout de notre peine** », ayant été inculpé, le 26 février, d'offense au Président de la République et une nouvelle fois pour diffamation envers **M. Giscard d'Estaing**.
- Le numéro spécial de « **Défense de l'Occident** », consacré à la jeunesse, vient de paraître : il publie des articles de **Maurice Bardèche**, **Liliane Ernout**, **Jean-André Faucher**, **Fabrice Laroche**, **Jean Mabire**, **François d'Orcival**. On y trouvera aussi les interviews de **Françoise Hardy**, **Lucky Blondo** et **Franck Alamo**.
- « **Les Cahiers de l'Herne** », qui avaient consacré, en 1963, un très remarquable numéro à **Louis-Ferdinand Céline**, préparent actuellement un numéro sur **Ezra Pound**. On sait que ce poète, l'un des plus grands de notre siècle, reconnu comme tel par **Faulkner**, **Hemingway**, **Steinbeck** et **Butor**, avait été interné, dans des conditions affreuses, par les autorités américaines, pour avoir exprimé son admiration pour l'œuvre civile de **Mussolini**.
- **La Fédération des Etudiants Nationalistes** a publié, récemment, un grand nombre de quotidiens, notamment **Paris-Droit Nationaliste**, **Lyon-Droit Militant Nationaliste**, (Lycéens de Marseille), **Montpellier-Médecine**, luxueux journal de 8 pages. La variété et le nombre de ces publications font ressortir, une fois de plus, le dynamisme et la puissance de l'organisation nationaliste étudiante, ainsi que son implantation grandissante. Rappelons qu'aucun mouvement étudiant n'était parvenu, à ce jour, à sortir un quotidien.
- Le premier numéro de « **France-Travail** », organe du **Centre d'Etudes Nationales**, (**MM. Guyomard et Russo**) qui succède au « **Courrier National** », est paru (6, rue Espérandieu, Marseille-4^e — B-du-R.). On note une nette amélioration et une orientation résolument sociale. « **France-Travail** » proclame la solution nationaliste face aux collectivismes capitaliste et marxiste.
- « **L'Etat Nouveau** », journal de l'**A.E.R.S.E.** du **Colonel Trinquier**, déclare ne pas s'opposer à la candidature **Tixier-Vignancour**, mais estime qu'elle a été posée sur une base trop étroite pour constituer une candidature nationale. Il propose donc la réunion d'un vaste comité, sans exclusive, groupant tous les hommes décidés à ne voter ni pour Defferre ni pour De Gaulle, d'organiser une campagne commune, et de faire désigner le candidat commun par une « **convention nationale** », groupant les militants de l'opposition nationale.

SOUS-DEVELOPPES : SOUS-CAPABLES

D'ici 1990, la population mondiale aura doublé. Mais les peuples blancs, qui représentaient un tiers de la population mondiale au XIX^e siècle, et en représentent un quart aujourd'hui, n'en formeront plus qu'un sixième dans 20 ans. La Chine, à elle seule, « accouche » d'une France tous les 3 ans et d'une U.R.S.S. tous les 16 ans. Au danger d'une telle pression démographique, aggravé par le déchaînement d'un racisme anti-blanc, s'ajoute celui de l'invasion lente des territoires européens par des populations allogènes. La France voit arriver chaque jour, un millier de Nord-Africains et mille noirs chaque mois. L'Angleterre compte près d'un million d'habitants de couleur. La criminalité et l'insécurité augmentent, ainsi que les maladies les plus pernicieuses. Aussi, est-on en droit de se demander si les peuples d'Occident sont condamnés à travailler pour nourrir des bénéficiaires qui seront bientôt cinq fois plus nombreux qu'eux. Les peuples sous-développés sont-ils capables de se transformer ? Enfin, on ne peut manquer de se souvenir que Rome s'écroula, non sous des assauts extérieurs, mais parce que les barbares à la peau sombre s'étaient installés dans ses murs. En sera-t-il de même pour l'Occident ?

" CAHIERS D'EUROPE ACTION " N° 1

Le N° : 5 F. — 68, rue de Vaugirard - Paris-VI
C.C.P. Edition Saint-Just 19-689-79

Par un acte hautement courageux, qui honore grandement sa conception de la liberté et son sens de la courtoisie,

LE PREFET (DE POLICE) PAPON

a interdit la signature des ouvrages que JACQUES ISORNI et SAINT-LOUP devaient dédicacer, le 12 et 14 mai à la

Librairie de l'Amitié

animée par M^{me} M. Gingembre, dont le mari est emprisonné.

Avec ou sans signature, la LIBRAIRIE DE L'AMITIE reste ouverte à Jacques Isorni, et Saint-Loup, comme à tous les écrivains non-conformistes, pour qu'ils puissent y rencontrer leurs amis et leurs admirateurs.

32, rue Cassette
Paris-IV^e

ouverte le soir jusqu'à 22 heures
(Catalogue sur demande contre 0,50 F.)

En lisant les ouvrages des

« EDITIONS SAINT-JUST »,

vous apprendrez qu'en Indochine a germé

« LE LEVAIN DE LA COLERE »,

les centurions étant abandonnés par la France et par

« L'AMERIQUE TRAHIE »,

Mais c'est en Algérie qu'est apparu

« L'ACTIVISTE »,

qui a écrit en prison son

« JOURNAL D'UN EMBASTILLE »,

tandis que ses camarades roulaient la police avec

« LE PROCES VANUXEM »,

Mais l'échec de l'O.A.S. faisait passer

« SALAN DEVANT L'OPINION »,

à laquelle on se garde bien de recommander

« LE PETIT GUIDE DES FONDS DE POUBELLES »,

car elle comprendrait la nécessité de

« L'AMNISTIE »,

ferait

« ECHEC AUX TECHNOCRATES »,

et n'aurait plus à se demander

« QU'EST-CE QUE LE NATIONALISME ? »

LE N° 19
des

CAHIERS
UNIVERSITAIRES

est paru

- Les Etudiants communistes.
- Depuis 5 ans, les étudiants manifestent contre le régime.
- Les « Maîtres » de l'Université (Duverger, Vedel, Raymond Aron...).
- Les « Pions » exploités.
- Les syndicats jaunes.

Le n° : 1 F. En vente partout et à la librairie de l'Amitié